

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. 75.

N^o 218 Vol. IX. — SAMEDI 1^{er} MAI 1847.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Portrait de M. Courby de Cognard. — Chronique musicale. — Courcelle de Paris. Une Scène d'Une femme qui se jette par la fenêtre. — Colocle arctique du M^ont-Saint-Firmin. Ferra de Méria, exploitée par les jeunes colons; le père Prost, instituteur de la colonie de Mesnil-Saint-Firmin; costume des jeunes colons; docteur. — La mois en Aielque. V. La France à Orah. — Beaux-Arts. Salon de 1847. Cinquième article. Manteau juif de Negador; une Cérémonie dans l'église de Delft au seizième siècle; le Pupitre de Palestrina; la Mère et ses Petits. — Le groupe fossile. Episode de la conquête du Pérou. — Les joyeux des acteurs des théâtres de Paris. VI. Le foyer des acteurs du Théâtre du Vaudeville. Une Gravure. — Transformation du Cirque-National en Théâtre-Lyrique. Neuf Caricatures, par Cham. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — La tour du Bouffay, à Nantes. Une Gravure. — Principales publications de la semaine. — Rébas.*

Histoire de la Semaine.

Entre deux débats politiques, la discussion de la proposition de M. de Rémusat et celle de la loi sur les fonds secrets, est venu samedi de la semaine dernière un rapport sur des pétitions relatives à l'abolition de l'esclavage. Personne ne croyait qu'une proposition de ce genre fût grosse d'orages parlementaires et pût placer un membre du cabinet dans une situation critique. C'est cependant le spectacle qui a été donné après deux journées remplies par des débats qui ont produit sur la Chambre l'impression la plus générale et la plus profonde. Les pétitionnaires demandaient que, si l'esclavage n'est pas immédiatement aboli, une époque soit fixée du moins, après laquelle il ne pourra plus exister. La commission concluait au renvoi des pétitions à M. le président du conseil et à M. le ministre de la marine. Il est probable que si les partisans de l'esclavage eussent eu le bon esprit de se taire, le renvoi eût été prononcé sans éclat, et l'on sait par expérience ce qu'il advient des pétitions ainsi renvoyées. Mais un député délégué des colonies, M. Jolivet, a été assez mal inspiré parce qu'il a regardé comme le devoir de sa position particulière, pour venir parler du danger immense qu'il y aurait à fixer l'époque à laquelle l'abolition aura lieu, et pour invoquer la loi de 1845, qui a posé, comme base de l'affranchissement, avec l'instruction morale et religieuse donnée aux esclaves, le pécule et le rachat. M. J. de Lasteyrie a été amené alors à entretenir la Chambre de la façon dont était exécutée aux colonies cette loi de 1845, à laquelle beaucoup de partisans de l'abolition la plus immédiate possible s'étaient ralliés comme devant, si elle était sagement observée, faire arriver sans secousse au résultat désiré. Cette loi est méconnue, méprisée par la magistrature, non appliquée par le gouvernement. Les assertions de M. de Lasteyrie ont été si précises, les faits qu'il a cités étaient si odieux, que la Chambre a renvoyé cette discussion à la séance suivante pour que réponse y pût être faite s'il en était une à y faire. Mais lundi M. Ledru-Rollin est venu compléter l'épouvantable tableau d'atrocités inouïes et impunies dont nos colonies sont le théâtre; la Chambre entière était transportée de la plus douloureuse indignation. En vain quelques orateurs ont voulu occuper la tribune, les cris n'ont cessé, le silence ne s'est rétabli que quand y a paru M. le ministre de la marine et des colonies, que chacun y a appelé pour s'expliquer. M. de Mackau a eu le malheur de débiter par dure que si les faits qu'on venait de citer se reproduisaient, ils ne demeuraient pas impunis. La discussion n'a plus près-né alors que le spectacle d'une dérouté pour l'administration. En vain le ministre a cherché à excuser la façon dont la loi de 1845 était appliquée, à justifier les fonctionnaires et magistrats qui l'appliquent; ce n'était plus à eux, c'était au cabinet lui-même qu'on s'en

prenait. M. Dupin, s'armant de l'étrange aveu de M. de Mackau, s'est étonné qu'on ne punit aux colonies que les récidivés; il a demandé, exigé au nom de la Chambre qu'on y organisât la justice; et ces pétitions sur lesquelles le ministre avait fait prononcer l'ordre du jour par la chambre des pairs quelques séances auparavant, ont été renvoyées par la chambre des députés, à l'unanimité, y compris les députés-

ministres, à M. le président du conseil, à M. le ministre des colonies et à M. le garde des sceaux.

La discussion des fonds secrets de la police a également fourni à quelques orateurs de l'opposition le motif d'une revue des actes qui tiennent à la moralité de l'administration. M. Lherbette a fait entendre des reproches sévères; M. Desmousseaux de Givré a tenté d'agiter le parti conservateur lui-



M. le lieutenant-colonel Courby de Cognard.

même. M. le ministre des finances a répondu à M. Lherbette par son apologie; M. le ministre de l'intérieur n'a pas répondu, non plus que les autres ministres, et la loi a été votée par 276 votants à la majorité de 220 boules blanches contre 56. Une partie de l'opposition n'a point pris part au vote.

FÊTE DU ROI. — Tardis que des feux d'artifice, des mâts de cocardes, des théâtres et des danses se préparent à Paris pour fêter le 1^{er} mai, les préfets de tous les départements ont informé les maires des villes que les intentions du roi

étaient que sa fête fût célébrée uniquement par des actes de bienfaisance et de charité. On y emploie les fonds qui étaient destinés aux réjouissances publiques.

COMMERCE EXTÉRIEUR. — La diminution que nous signalions, il y a huit jours, dans les recettes des impôts indirects, s'est également fait sentir dans les recettes des douanes. Pendant le premier trimestre de cette année, les droits de douane perçus n'ont produit que 52,661,585 fr., tandis qu'ils avaient donné 56,221,037 f. en 1846, et 54,278,442 f.

en 1845. Il faut cependant remarquer que l'année dernière les droits sur les céréales étaient comptés pour 5,082,651 fl.; et que cette année, à cause de la franchise, il n'a été perçu que 1,034,493 fl.

Il y a en diminution de consommation sur le coton en laine et les fils de lin et de chanvre, le suif, les laines, les salpêtres, le plomb, les toiles.

D'un autre côté, nous notons une augmentation sur le cacao, le café, le cuivre, la fonte, les graines oléagineuses, le saindoux, la huile, l'huile d'olive, le poivre et les sucres.

Dans le mois de mars dernier, la mise en consommation du coton en laine n'a été que de 28,702 quintaux métriques; elle avait été de 61,551 quintaux en 1846. Nous remarquons la même décroissance pour les laines dont on n'a acquitté que 9,619 quintaux, au lieu de 16,305 en 1846. Ces résultats indiquent la souffrance de nos établissements industriels. Pour les cotons, le haut prix de la matière première, et le défaut de débouché des produits fabriqués, pèsent doublement sur notre industrie.

TAHITI. — Le courrier de Chine a apporté des nouvelles de Tahiti du 9 janvier dernier, annonçant que les indigènes se sont rendus et ont fait leur soumission au nouveau gouverneur français peu après son arrivée. — La paix et la bonne intelligence étaient rétablies partout; cependant la reine Pomaré se refusait encore à revenir à Tahiti, malgré les offres généreuses du gouvernement, et continuait à habiter l'île de Raatou où elle s'était retirée.

ALGER. — Pendant qu'un prisonnier d'Abd-el-Kader, le lieutenant-colonel Courby de Cognord, recueilli à Paris des témoignages de sympathie pour les dangers qu'il affrontait, pour les maux qu'il a si courageusement soufferts, pendant que la cour le fête et l'accueille, pendant que le *Ministre de l'Armée* ouvre une souscription pour lui offrir un sabre d'honneur, arrive un prisonnier de la France qui, s'il n'est pas appelé à exciter le même intérêt, éveillera à coup sûr une non moins vive curiosité. Bou-Maza, qui a été débarqué à Toulon, est en ce moment à Marseille et sera bientôt, dit-on, à Paris. Ce scélérat n'a point été capturé comme prisonnier, ainsi que le bruit en avait été couru; il s'est rendu de lui-même, renonçant à la guerre, déclarant son rôle terminé et ses efforts impuissants devant l'ascendant des armées françaises.

Voici d'autres nouvelles d'Alger et des provinces :

« Nous avions vu arriver la veille à Alger, avec un appareil presque égal à celui qui accompagnait la réception du khalifa Ben-Salem, l'ex-agâ Bel-Kassem-ou-Kassi, le second personnage de l'ouest de la Kabylie, et le vieux Bou-Chareub, l'un des faiseurs les plus énergiques de la résistance que nous avons rencontrée naguère dans ces montagnes. Le maréchal les a reçus à leur descente de cheval, et a été très-satisfait de leurs paroles. Hier, 19 avril, Ben-Salem, Bel-Kassem-ou-Kassi, le khalifa Mahideim, le khalifa de Mascara, Si-Brahim-Ould-Osman-Bey, de passage à Alger pour aller visiter la France, et plusieurs autres chefs de la province d'Oran, qui voyagent avec lui, ont eu l'honneur de dîner chez le maréchal. »

Une dépêche télégraphique d'Alger, parvenue le 25 à Paris, est venue annoncer que ces conférences avaient heureusement abouti et que la soumission de la Kabylie du Jurjura est définitivement assurée et réglée. Les montagnards se reconnaissent sujets et tributaires de la France. Le tribut annuel sera payé en deux fois et porté à Alger. Aucun ennemi de la France ne sera reçu dans les montagnes. Les Européens isolés pourront voyager en toute sécurité dans l'intérieur du pays; les routes seront malheureusement libres et sûres par les soins des tribus et de leurs chefs. En vertu de ces conditions et tant qu'elles seront respectées par les Kabyles, le maréchal gouverneur général s'engage au nom de la France à ne pas faire pénétrer nos colonnes dans cette contrée.

L'importance et l'utilité d'une pareille convention frappent naturellement tous les esprits. Cette grande expédition de la Kabylie, dont il avait été question si souvent, devient inutile. Par là se trouve résolu le fâcheux dissentiment qui s'était élevé entre la commission du budget et le ministre de la guerre, au sujet de cette expédition.

EYPTÉ. — On travaille sans relâche, dans l'arsenal d'Alexandrie, à l'armement d'un grand bateau à vapeur sur lequel le vice-roi compte faire la traversée d'Égypte en France.

GRÈCE ET TURQUIE. — Si l'on en croit une correspondance de Constantinople, du 7 avril, adressée à la *Gazette d'Augsbourg*, la plupart des ministres turcs pour la guerre, On dit que Reschid, seul, pense que la Porte-Ottomane ne doit pas attaquer la première. La Porte-Ottomane médite aussi sérieusement la guerre contre le bey de Tunis; elle ne veut plus écouter de conseils, et a déclaré qu'elle ne souffrirait aucune intervention, étant résolue à procéder les armes à la main contre le bey de Tunis, pour recouvrer ce qu'elle appelle ses droits.

Les plus récentes nouvelles d'Athènes annoncent que des événements graves ont eu lieu en Laconie. Une des villes les plus importantes du Péloponèse pour son commerce, le débouché des productions de la riche province de Lacédémone, Gythion, vient d'être sacagée et en partie détruite dans une collision qui a éclaté, à l'occasion des élections municipales, entre les Mavromichalis et les Zetanakis.

ESPAGNE. — La correspondance de Madrid n'a été remplie pendant quelques jours que de détails sur les bouderies qui régnent parfois entre la reine et son auguste époux. On lisait dans une lettre datée de Madrid, du 18 avril, au *Journal des Débats* : « On espérait voir aujourd'hui le roi et la reine se rendre ensemble à l'église d'Atocha, mais il parait que le moment fixé pour sa sortie le roi s'est retiré dans ses appartements. On dit que quelques démarches officieuses du patriarche des Indes auprès du roi n'auraient pas abouti complètement au résultat désiré. » Mais, Dieu soit loué! le lendemain le même correspondant a pu écrire, et le même journal imprimer : « C'est avec un vif plaisir et un grand in-

térêt que le public de cette capitale a eu la satisfaction de voir aujourd'hui sortir le roi et la reine ensemble du palais. »

M. Olozaga passe pour être fort bien vu de la reine, et le ministre l'achève n'aurait point à craindre, si l'on en croit le bruit public, d'être remplacé par un cabinet du parti modéré, mais bien plutôt par un ministère dont M. Olozaga serait le chef. On dit que l'une des questions sur lesquelles le cabinet actuel serait loin d'être généralement d'accord est celle de la restitution des grades au général Espartero et de la rentrée de l'ancien régent en Espagne. M. Salamanca penche beaucoup pour ce dernier parti, qui serait une concession importante au parti progressiste; mais il rencontre de l'opposition parmi ses collègues. — Le général Narvaez a dû quitter Madrid pour se rendre à son poste à Paris.

PORTUGAL. — La France, l'Angleterre et l'Espagne sont convenus d'intervenir en Portugal. Le comte de Thomar, ministre plénipotentiaire de Portugal à Madrid, en a fait une demande officielle au ministère espagnol, qui, après avoir délibéré en conseil des ministres, a résolu d'envoyer une division de 4,000 hommes sous les ordres du général Manuel Concha, qui récemment a fait un voyage à Paris. Déjà, dans la journée du 19, quelques bataillons d'infanterie, deux compagnies de génie et une batterie d'artillerie sont partis de Madrid, sous les ordres du général comte Vistalhermosa, dans la direction du Portugal. On n'a pas encore de détails sur le débarquement de troupes allées à Lisbonne; les lettres antérieures à cet événement représentent la situation du pays sous les couleurs les plus sombres. Les insurgés menacent la capitale. La reine a remplacé son cabinet. Toutes les ressources dont pouvait disposer le gouvernement étaient épuisées, et le prix des denrées à Lisbonne augmentait dans une proportion effrayante. Les billets de la Banque étaient descendus à moitié de leur valeur, et encore les changeurs refusaient-ils de les prendre, nonobstant le décret de la reine. On disait même que la Banque avait été obligée de fermer ses comptoirs, et que les directeurs, craignant des vengeances des agitateurs, s'étaient réfugiés sur un bâtiment de guerre anglais. Dans les campagnes environnantes la détresse était aussi très-grande; partout on ne voyait que désolation et misère.

IRLANDE. — D'après des nouvelles d'Irlande données par le *Times*, il y a eu des manifestations tumultueuses à Youghall, dans le comté de Cork, et à Tuam et Bonagher, dans le comté du Roi. Dans les deux premiers endroits rien de sérieux n'est arrivé, mais dans le dernier le désordre avait un peu de gravité; une compagnie du 25^e régiment a rétabli l'ordre. Le peuple criait à tue-tête dans les rues : « Du travail ou du sang ! (*work or blood*). »

PRUSSE. — Les correspondances de Berlin nous ont fait connaître tous les détails de la discussion de l'adresse. Elle s'était ouverte par une vive discussion sur le compte rendu de la séance précédente, publié dans la *Gazette universelle*. Il s'agissait de rectifier l'expression *thank address* (adresse de remerciements), dont la feuille officielle s'était servie pour qualifier le projet de réponse au discours du roi, projet qui ne renferme pas seulement des expressions de reconnaissance.

L'Adresse des Etats a été remise dans la journée du 21 au roi par l'intermédiaire du commissaire royal. Le conseil des ministres s'est réuni aussitôt pour délibérer sur la réponse à faire aux Etats; dans cette réponse assez longue, et où le pouvoir législatif est discuté, le roi annonce aux Etats son intention de les réunir de nouveau d'ici à quatre ans. La session actuelle pour les pétitions, dont la durée avait d'abord été fixée à quatorze jours, est prolongée de cinq jours.

Des lettres de Berlin du 22 avril annonçaient que, la veille, quelques troubles avaient eu lieu à l'occasion de l'augmentation du prix des pommes de terre, qui avaient été payées au marché au delà de 18 francs l'hectolitre. Le désordre avait commencé par le pillage des pommes de terre au principal marché; les perturbateurs étaient allés ensuite enfoncer la maison d'un boulanger où s'était réfugiée une marchande de pommes de terre. Dans la soirée, des rassemblements se sont formés sur quelques points de la ville; des débris ont été communs dans plusieurs boutiques de boulangers et de confiseurs, et on a lancé des pierres dans les fenêtres de quelques hôtels. L'arrivée des troupes a mis un terme à ces désordres sans qu'il fût besoin d'avoir recours à aucune mesure coercitive; cependant quelques pierres ont été aussi lancées contre les soldats.

Dans la matinée du 22, la police a fait afficher une ordonnance contre les rassemblements; néanmoins les troubles ont continué, et presque toutes les boutiques de boulangers et de boucliers ont été prises d'assaut. Les troupes ont dû faire plusieurs charges de 175 personnes ont été arrêtées. — A Landsberg et à Osterode, des désordres du même genre ont également éclaté.

BONÈME. — La misère générale a occasionné à Prague des désordres parmi les ouvriers. Il a fallu appeler la force armée pour disperser les attroupements. On dit que le sang a coulé.

HAITI. — Le parti qu'a pris le président Soulouque, de conserver le ministère populaire et capable choisi par son prédécesseur a inspiré une confiance générale. Les chambres haïtiennes se sont assemblées le 11 mars, et ont bien accueilli le discours du président, dans lequel on remarquait le passage suivant : « La nation haïtienne a toute raison d'être satisfaite de la conduite du gouvernement français envers elle; la France n'a pas été indifférente aux calamités qui ont frappé notre malheureux pays, ni aux crises terribles qui l'ont ébranlé. Le peuple haïtien n'a fait tous les efforts en son pouvoir pour remplir ses obligations avec honneur et je le compte pour cela sur son concours sans réserve. Ce sera le premier objet de mon gouvernement. »

NOIES HOLLANDAISES. — On a reçu des nouvelles de Batavia jusqu'au 28 février dernier. Le culte Tjokn-Adi-Nongrel, qui, pendant deux-ans, avait administré pour le roi de Hollande le district de Madura (Java), et qui était dé-

coré des insignes de commandeur de l'ordre royal du Lion-Néerlandais, venait de mourir à l'âge de soixante-neuf ans.

CHINE. — Les journaux et les correspondances de la Chine du 1^{er} mars annoncent la disgrâce du célèbre Houang, gouverneur de la province de Canton, le négociateur assés jusqu'ici à Ki-Ying dans tous les traités qui ont été passés avec les étrangers.

La frégate la *Cloopâtre* est arrivée de Manille le 15 février au mouillage de Macao, où l'attendaient la corvette la *Victorieuse* et la frégate la *Gloire*, commandée par M. Lapiere, capitaine de vaisseau, qui remplace l'amiral Cécille dans le commandement de la station française en Chine.

ÉTATS-UNIS ET MEXIQUE. — Par le paquebot à voiles le *Rainbow*, entré à Liverpool le 22, on a reçu des nouvelles intéressantes du théâtre de la guerre. Le commodore Corcoran avait débarqué devant la ville de la Vera-Cruz le corps d'armée du général Scott, fort de 12,000 hommes. Immédiatement après sa mise à terre, l'armée de siège, divisée en trois corps, s'est avancée vers la place pour l'investir. Les journaux des 11 et 12 mars ont été employés à prendre position. Toutes les communications avec l'intérieur ont été coupées, et l'on s'est emparé du chemin de fer et de l'aqueduc qui fournit des eaux à la ville. La ligne des assiégés s'étendait sur une circonférence d'environ cinq à six milles, qui, se resserrant peu à peu, s'est approchée des murs jusqu'à la portée du canon, et est exposée d'un côté au feu du fort d'Ulloa. Jusque-là, sauf quelques légères escarmouches, l'ennemi n'avait opposé aucune résistance; mais, le 15, il a ouvert le feu, et dès le matin les batteries de la place ont commencé de tirer. Les assiégés, qui n'ont pas encore eu le temps de disposer leurs batteries, et dont les principales ressources en artillerie de siège ne sont pas encore débarquées, n'ont pas répondu. Le général Scott attend, pour commencer le bombardement, que tous les préparatifs soient terminés. On estime à 4,500 hommes la garnison de la Vera-Cruz, et ses approvisionnements à cinq semaines de vivres. Les nouvelles s'arrêtent au 12 mars. L'armée américaine était pleine d'ardeur et se flattait, non toutefois sans prévoir de grandes pertes, de s'emparer de la place, ainsi que du château, dont l'attaque était confiée à l'escadre et devait avoir lieu le 20, avec l'assistance du vaisseau de ligne l'*Ohio* et de la frégate à vapeur le *Mississipi*, qui étaient attendus pour ce jour-là.

Quant au général Taylor, il occupait la position d'Agua-Nueva, que les Mexicains lui avaient abandonnée. « Le dernier corps de l'armée mexicaine, écrit-il à la date du 12 mars, nous a quittés ce matin et a pris sa route du côté de San-Luis. Il est certain que l'ennemi est en pleine retraite et très-désorganisé. Les hommes désertent par troupes ou meurent misérablement de faim. Je viens de lancer un petit corps de cavalerie jusque sur Encarnacion pour inquiéter la retraite. »

Selon les rapports officiels, l'armée mexicaine, forte avant les combats de 20,000 hommes, aurait perdu de 1,500 à 2,000 hommes tués ou blessés, et environ 5,000 déserteurs. L'armée des Etats-Unis, qui comptait en ligne 5,400 hommes, aurait, de son côté, perdu 264 hommes tués, 450 blessés et 26 hommes dont le sort est inconnu.

DÉSASTRES ET ACCIDENTS. — Des détails sont arrivés sur l'épouvantable incendie de Bucharest, que nous avons dû nous borner à annoncer dans notre dernier numéro. L'incendie a éclaté dans une maison particulière, le 4 avril, et a continué ses ravages pendant les journées des 5, 6 et 7. Beaucoup d'individus ont perdu la vie; trois ou quatre mille ont perdu toute leur fortune; deux mille maisons environ ont été la proie des flammes. La maison du consul général de Grèce, des palais et des habitations splendides de boyards, une église et plusieurs couvents ont été entièrement consumés. On évalue la perte à plus de 80 millions, dont la plus grande partie sera supportée par le commerce.

Une poudrière située non loin de Carlsruhe, aux environs d'Edlinggen, a sauté le 15 avril. Six personnes ont péri, 22 ont été blessées, et le lendemain matin, un autre est arrivé à Carlsruhe, le chemin de fer du Nord. Pendant qu'on renaisait des wagons vides de marchandises à la station de Saint-Just, le train de Bruxelles est arrivé; les signaux d'arrêt ont ralenti sa marche; il a néanmoins heurté ces wagons de manière à en briser et à en faire sortir deux de la voie. Le train étant presque arrêté, le choc a dû à peine senti dans le convoi, et aucun voyageur n'a été même contusionné. Le remplacement sur la voie des wagons de marchandises a occasionné un retard de deux heures et demie. Au moment où la voie venait d'être débarrassée, et où l'on se remettait en marche, un employé de l'administration des postes, en voulant, malgré les agents de la compagnie, se mêler personnellement de la manœuvre, s'est trouvé pris entre deux tampons, et il est tombé, grièvement, peut-être mortellement blessé.

NÉCROLOGIE. — On écrit de Turin : « L'Italie vient de perdre une de ses brillantes illustrations dans la personne de M. le baron Albert Nota, mort subitement le 18 avril 1817, à l'âge de soixante-douze ans. D'abord membre renommé du barreau de Turin, sa ville natale, il fut ensuite secrétaire des commandements de Son Altesse Royale Charles-Albert de Carignan; et plus tard, quand ce prince monta sur le trône de Sardaigne, intendant général des provinces de Pignerol et de Coni. Ses œuvres dramatiques, qui le mettent au premier rang des auteurs comiques de notre âge, sont pour la plupart pleines d'intelligence de la scène antique et moderne, et écrites plus purement, mais avec moins d'originalité que les comédies du Molière italien. Donné d'un caractère ferme et indépendant, Albert Nota se montra, dans toutes les phases de sa vie politique et littéraire, administrateur intègre et écrivain impartial. »

— Le lieutenant-colonel Sir Walter Scott d'Abbotsford, seul fils survivant du célèbre romancier, vient de mourir au Cap, où il avait été attaché en revenant de Madras en Angleterre. Sir Walter était né en 1801, et occupait l'emploi de

lieutenant-colonel au 15^e de Hussards: la baronnie est éteinte, mais la propriété d'Abbotsford passe au jeune Walter Scott Lockhart, sous-lieutenant au 16^e de lanciers, fils unique de l'auteur du *Quarterly-Review* et petit-fils de l'auteur de *Waverley*.

Chronique musicale.

Le mois d'avril a poursuivi jusqu'à un bout sa course au travers des accords et des mélodies, favorisé par la température qui, redevenue passablement froide au moment où l'on ne s'y attendait guère, a retenu dans Paris les amateurs d'harmonies naturelles. Les premières posées de l'été n'exécutent pas encore leurs mystérieux *crecendo*; force est donc de demander à l'art, providence des plaisirs citadins, les jouissances que la nature, paresseuse cette année, ne permet pas encore de goûter. Les virtuoses en prolifient; et les concerts ne discontinuent pas. Cependant, on commence à prévoir la fin très-prochaine de la campagne musicale. Les principaux athlètes plient bagage. La Société des concerts du Conservatoire a donné sa dernière séance. Elle ne le cédaît en rien à celles qui l'ont précédée. On en peut juger par le simple énoncé du programme. C'était d'abord l'admirable symphonie en fa, de Bethoven, avec son sublime andante, que le public de ces soirées se garderait bien de ne pas faire répéter. Aussi n'a-t-il pas manqué de *chier bis*, pour n'en pas perdre l'habitude. C'était ensuite un chef du seizième siècle, un chef-d'œuvre de simplicité, de pureté, de clarté; la perfection, en un mot, de ces qualités inestimables et rares. M. Godofroid est venu, après cela, ravir en extase l'auditeur le plus difficile, par le prestige inouï des effets qu'il sait tirer de la harpe; et dont il seul apparemment se sert. Car, à moins de l'avoir entendu, il est impossible de se figurer cet instrument aussi riche de nuances opposées, aussi puissant de sonorité, qu'il est entre ses mains. Le succès de M. Godofroid est le plus complet peut-être que jamais soliste ait obtenu aux concerts du Conservatoire. Pour qui comprend bien la valeur de ces mots, il ne peut y avoir d'éloge plus flatteur ni plus grand. Une scène avec *chœur*, des *Mystères d'Isis*, de Mozart, et l'ouverture de la *Chasse du jeune Henri*, de Méhul, ont terminé cette belle séance musicale. Ce dernier morceau, exécuté avec une verve sans égale, a excité le plus vif enthousiasme. Mais aussi, est-il un poème lyrique plus achevé, dont le plan soit mieux conçu, l'action plus habilement conduite? comme on en suit avec intérêt toutes les péripéties! et jamais le langage vague et confus des sons a-t-il revêtu une forme plus précise et plus intelligible? quelle gloire n'est-ce pas pour l'école française d'avoir vu naître et briller dans son sein un artiste de génie tel que Méhul! On ne saurait trop regretter que les théâtres lyriques et les concerts ne nous donnent pas plus souvent l'occasion d'applaudir à ses chefs-d'œuvre. *Joseph*, *Uthal*, *Satanstoe*, *Ariodant*, *Euphrosine* et *Coradin* fournissent de beautés dont la génération présente ne soupçonne pas l'existence. On y peut puiser à pleines mains. Pourquoi ne pas le faire? Il serait pourtant bien facile de varier ainsi les programmes des concerts. C'est la seule critique qu'on se soit en droit d'adresser à la Société des concerts du Conservatoire. Depuis vingt ans qu'elle existe, son répertoire a roulé presque sans cesse sur le même fond. Le service qu'elle a rendu à l'art est incontestable, en rendant familières à une partie du public parisien les formes véritablement épiques des symphonies de Beethoven. Mais enfin cette partie du public est relativement bien minime, et les symphonies de Beethoven, quelque magnifiques qu'elles soient, ne sont pas les seules œuvres qu'il importe de connaître dans l'immense domaine de l'art. Elles ne sont même qu'une face du génie de leur auteur. Il ne serait pas moins intéressant d'en voir les autres. Une de celles-ci nous a été signalée, cette année, hâtons-nous de le dire, par l'exhibition d'un ouvrage posthume, d'une forme et d'une pensée tout autres que ce qu'on avait jusqu'à présent entendu du même maître. Les *Ruines d'Athènes* montrent de quelle façon originale et grandiose Beethoven comprenait la musique au point de vue théâtral, ou, pour mieux dire, le mélodrame. Là cette œuvre n'est pas autre chose; et c'est à la scène qu'il la faudrait voir pour en jouir complètement, avec l'illusion des décors, des costumes, de l'action, et tous ces autres prestiges dont on fait trop légèrement fi, en les releguant au rang des accessoires, toutes les fois que, par un faux esprit de bon ton classique, ou se croit obligé de chasser le costume, pour paraître avoir le goût plus élevé que personne. Plus au ciel que quelque directeur de théâtre ait l'heureux idée de représenter convenablement cet ouvrage! La musique de nos mélodrames français est si barbare, si ridicule, qu'on ne peut pas concevoir la possibilité de chefs-d'œuvre lyriques en ce genre. Écoutez cependant ces dix morceaux que Beethoven a écrits pour les *Ruines d'Athènes*: ce duo des deux jeunes Grecs pleurant l'antique liberté, si plein de mélancolique poésie; ce chœur de derviches, au chant fanatique, d'une expression sauvage, au rythme tourbillonnant, qu'il est impossible d'écouter sans éprouver le vertige; cette marche triomphale, tellement empreinte d'un caractère local criarde, malaisante et brutale, qu'elle semble une négation ou une subversion de l'art, dont elle est pourtant un résultat bien surprenant quoique bizarre; enfin cette entre-marche avec chœur, si dissemblable de la précédente par la noblesse de pensée, l'ampleur de style, la richesse de coloris, qu'on dirait d'un grand cri de joie et de reconnaissance, sorti des profondeurs d'une âme pénétrée d'une loi vive en l'environnant, au moment où cet avenir de liberté, de bonheur et d'amour ne dévie à ses regards. Cette analyse sommaire de quelques fragments de l'œuvre posthume de Beethoven n'offre pas, à coup sûr, le moindre rapport avec ce qu'on pourrait dire de la musique de nos grosses pièces de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu-Comique; mais elle donne singulièrement envie de voir mettre à la scène le drame entier des *Ruines d'Athènes*; et avec ce-

lui-là le *Roi Estienne*, œuvre du même genre, mais d'un esprit, d'une couleur et d'un caractère différents, qu'on n'a pas encore dite au Conservatoire, et qui mérite autant de l'éloge.

La seule symphonie nouvelle qu'on y ait donnée est celle de M. Onslow, tout récemment composée. On y retrouve toutes les qualités supérieures des autres œuvres de cet illustre membre de l'Institut. Mais M. Onslow, malgré son non exotisme, est né Français; il a de plus l'avantage de vivre encore et très-bien, grâce à une fort belle fortune qui le rend tout à fait indépendant du bon plaisir de MM. les directeurs et éditeurs. Or, naître en France et vivre encore, sont deux conditions qui, chez nous, exposent un artiste à se voir, jusqu'à d'autres temps, contester son propre mérite, au profit de morts que souvent il surpasse, ou de vivants étrangers qui ne l'égalent pas. Que M. Onslow se console en pensant que les éditions de ses productions instrumentales se multiplient en Allemagne, où l'on n'a pas les mêmes raisons de déprécier leur valeur réelle.

Nous espérons entendre à la dernière séance du Conservatoire une œuvre nouvelle qui devait piquer la curiosité publique. C'est un *Prométhée* de M. Halévy, qu'on a répété, et dont on a dit beaucoup de bien. D'où vient qu'on ne l'a pas exécutée?... Vingt ans de glorieuse existence sont si longs, comme quelques personnes l'assurent, une durée si longue, que la caducité d'un corps se trouve au bout de cette carrière?... Nous avons de la peine à le croire. Quoi qu'il en soit, M. Halévy a retiré son *Prométhée*, au grand désappointement des amateurs, à qui l'annonce d'un nouveau spectacle sérieux avait fait venir, comme on dit, l'eau à la bouche.

La quinzième musicale s'est encore signalée par le dernier concert de l'Œuvre de la Miséricorde, dans lequel on a exécuté une remarquable symphonie en mi bémol de Spohr, dont le public des concerts du Conservatoire n'aura pas en les premières, en supposant qu'on lui fasse connaître un jour, lorsqu'on y voudra bien ouvrir une voie plus large aux artistes vivants. Le *Pandus* de Mendelssohn, remplissant la seconde partie du programme de cette soirée. Chœur et orchestre ont fait leur devoir de la façon la plus louable, avec beaucoup d'ensemble, d'énergie et de précision. Aussi l'effet a-t-il été des plus satisfaisants, malgré l'esprit trop uniformément sévère et le style trop scientifique de cette œuvre, pour un public qui n'y est pas accoutumé.

Le dernier concert de M. Henri Vieuxtemps a eu lieu le lendemain. Il est impossible de décrire l'enthousiasme que le talent de ce célèbre violoniste a excité. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a dans Paris une riche pépinière d'instrumentistes, qu'on y a entendu les plus fameux virtuoses connus, et que pas un, sans en excepter les nous les plus illustres, n'y a obtenu de plus chaleureux ni de plus justes applaudissements. Les compositions de M. Vieuxtemps sont en outre, chose bien rare aujourd'hui, aussi remarquables que son exécution. Ses concertos peuvent se comparer aux plus beaux modèles en ce genre, et ses fantaisies sont toujours beaucoup plus musicales que les nombreux morceaux en général qui portent maintenant ce nom. En un mot, M. H. Vieuxtemps n'est pas seulement un violoniste, c'est un artiste véritable, dans la belle acception du mot.

La charmante cantatrice de salon, ce délicieux renseigné, on nous nomme madame Sabatier, a donné son concert aussi la quinzième dernière. Le talent léger, doux et coquet de cette gracieuse artiste s'est fait principalement applaudir dans l'air du *Prê aux Chères*; M. Alard, le jeune et brillant professeur du Conservatoire, a joué l'accompagnement de violon obligé. C'était un des plus ravissants duos qu'on puisse entendre, une lutte artistique pour laquelle il était impossible de ne pas se passionner. A propos de duo, n'oublions pas de dire qu'on a beaucoup applaudi aussi, dans la même soirée, celui de *Guillaume Tell*, chanté par M. Levasseur, qui n'est malheureusement pas à l'Opéra, et M. Roger, qui aura le plaisir d'y voir peut-être bientôt.

Qui croirait que, par ce temps de libre épanouissement, de houleuse et prodigieuse éclosion de pianistes, on rencontre encore des virtuoses ignorés, qui se tiennent cachés, bien que leur mérite soit à la hauteur des plus renommés? Nous pouvons en citer au moins un, que nous avons entendu dernièrement dans une réunion presque intime, et qui nous a fait une telle impression que, dussions-nous blesser sa modestie et paraître indiscret, nous ne pouvions résister à traduire son incognito. M. Adrien Gudin, nous l'espérons, sera, dans peu connu comme il doit l'être, si, cédant aux sollicitations de ses amis, il se décide à se produire d'une manière publique. Il est vrai qu'il n'est pas un non composé d'une infinité de consonnes; mais cet obstacle n'est pas absolument invincible, et n'empêchera pas M. Gudin de se placer, comme son ami M. Prudent, au rang des Liszt et des Thalberg. Nous sommes de ceux qui désirent ardemment que les beaux-arts en France n'aient, sous aucun rapport, rien à envier aux pays étrangers.

Nous n'en sommes pas moins des plus pressés à rendre justice au mérite, de quelque part qu'il vienne, et nous devons aujourd'hui réparer un retard involontaire, en inscrivant dans notre *Chronique* le nom d'un nouveau *maestro*, qui dernièrement a en le plus heureux début. M. Biletta, dans une matinée donnée sous le patronage des plus beaux noms de l'aristocratie parisienne, a fait exécuter plusieurs de ses compositions. Elles se distinguent par une mélodie élégante, des motifs pleins de fraîcheur, une habileté d'instrumentation peu commune, enfin, par l'arrangement et la disposition des voix, dont l'entente est parfaite. A toutes ces qualités, on reconnaît les bonnes traditions de la belle école italienne. M. Biletta est élève de Rossini. Parmi ses morceaux de musique religieuse, ceux qu'on a le plus applaudis, sont: le chœur *Santa Madre*; un duo pour baryton et ténor; un duo pour soprano et contralto; et le chœur final de son œuvre sacrée. Quant aux mouvements de gaieté, de verve, d'entrain, de brio, qu'exige parfois le

genre profane, M. Biletta a prouvé qu'il savait s'y livrer avec le même succès, dans un chœur de buveries, que M. Bettin et quelques choristes de l'Opéra ont fort bien chanté.

L'école musicale russe n'a pas voulu non plus être en reste dans le violent conflit de notes auquel le public parisien vient d'assister, et dont nous ne pouvons que succinctement résumer le bulletin, tant les événements en sont multiples. La Russie est un des pays les plus abondants en chants nationaux. Toute la population, dit-on, y chante, on se livre à ses divers travaux, ces mélodies caractéristiques qui n'ont point de nom d'auteur. Mais jusqu'à présent, on ne connaît de ce pays que très-peu de compositions musicales proprement dites. Les œuvres de Bêfossky, de Dêligradski, du Tôpiou, ou en cependant quelque célébrité dans le siècle dernier, accordé la préférence que tous les czars et czarines ont cessé d'accorder aux maîtres étrangers à leur patrie, depuis Pierre le Grand qui apprit à jouer du violoncelle d'un musicien de la chapelle du duc Charles-Ulric de Holstein-Gottorp. Aujourd'hui, le colosse du Nord ne se borne pas à des tentatives d'opéra russe, mais encore un genre symphonique original paraît vouloir sortir de son sein, irradissant tout à coup, d'un bond rapide et hardi, les yeux bleus que toutes les écoles artistiques dans leur enfance ont parcourus à tâtons, d'un pas lent et embarrassé. La seule chose à craindre en pareil cas, c'est que l'art ne dépasse le but, ou tout au moins ne se dévoie étrangement de son chemin. Cette crainte nous semble pleinement justifiée par les compositions de M. Tropski. Dès son début, il nous fait entendre une œuvre lyrique intitulée *Le Versatiliu du sot*. En l'écoutant, on se demande si l'on assiste à un concert, ou bien à un cours de la Sorbonne. On croit avoir tout dit lorsqu'on a défini une pareille spéculation de l'esprit humain; de l'art métaphysique. Quant à nous, nous avouons humblement que nous n'y avons rien compris, et nous suspendrons pour le moment tout jugement sur la nouvelle école de musique russe, aux beautés de laquelle M. Tropski ne nous a pas encore pu convertir.

Voici maintenant une soirée musicale dont le programme n'a pas la forme ordinaire. Elle commence bien comme tous les autres concerts; mais elle finit comme une représentation théâtrale, par l'exécution d'un opéra-comique en un acte. Dans la première partie on applaudit M. J. Offenbach violoncelliste; dans la seconde, M. J. Offenbach compositeur dramatique. Nous applaudirions volontiers aussi le talent de ce virtuose, si ce n'était qu'il emploie trop fréquemment, à notre avis, certains moyens d'effet extra-naturels, empruntés à l'art de la saltation, très-fort prisé des Grecs et des Romains, mais que nous n'aimons pas voir enjeter, comme il fait, sur le domaine de la musique pure. L'opéra-comique représenté dans cette soirée a pour titre *L'Alcôve*; il est de MM. de Forges, Leuven et Roche. La musique de M. J. Offenbach se distingue particulièrement par une gaieté bouffonne de bon aloi; ce qu'on trouve rarement aujourd'hui. Ainsi, le meilleur morceau de la partition est l'air de Sauvageot, le personnage comique de la pièce. Il est fait avec beaucoup d'esprit. On a généralement remarqué que le jeune *maestro* ne se tient pas assez en garde contre certaines réminiscences qu'il lui serait très-facile d'éviter. Nous lui recommandons encore de ne pas hésiter à couper un adagio, si beau qu'il soit, quand il n'est pas en situation. M. J. Offenbach nous paraît d'ailleurs doué d'une assez heureuse facilité pour ne pas craindre de sacrifier un morceau... Une jeune actrice des plus jolies, mademoiselle Bouille, a très-gracieusement joué et chanté le rôle de Mariette. Les autres rôles étaient remplis par MM. Grignon, Barbet, Jacotot, et deux anonymes.

Enfin, dimanche dernier, quatre ou cinq matinées musicales avaient lieu à la fois, comme pour se hâter d'en finir avant l'arrivée définitive des beaux jours. A la salle de la rue Favart, c'était la sixième exécution de *Christophe Colomb*, avec son succès et ses bis accoutumés; à la petite salle du Conservatoire, la dernière séance de musique de chambre de MM. Hallé, Alard, Franchomme et Casimir Ney; dans les salons de M. Hesselein, la dernière matinée des frères Dancla; à la salle Herz, l'audition d'un nouvel instrument, nommé le *violocello*. Un instrument nouveau, dans le temps où nous sommes, aura pour tout le monde quelque peu l'air d'une véritable superfluité. Quant aux instrumentistes qui, pareils à MM. Alard et Dancla, consacrent leur talent à la propagation des sublimes chefs-d'œuvre que Haydn, Mozart et Beethoven composèrent pour l'infinité des *dilettanti* sérieux, c'est différent, personne ne se plaindra qu'il y en ait jamais trop.

Et ce n'est pas tout. Un nouveau ballet et un opéra-comique nouveau; voilà ce dont nous aurions encore à entretenir nos lecteurs. Mais nous nous sommes remis à l'heure du compte rendu de ces deux premières représentations, afin que l'*Illustration* puisse traiter, selon son habitude, avec tous les égards qu'ils méritent, nos deux théâtres lyriques royaux, et que nous avons l'espoir convenable pour vous raconter les aventures d'*Ozai*, et les vertus du *Bouquet de l'Injante*.

GEORGES BOUSQUET.

Courrier de Paris.

Le dernier, à pareille époque, Paris possédait son lion, un conquérant, un illustre sôbre, Ibrahim Pacha. Heureux Paris! il voit encore un lion qui vient tout exprès; pour lui du désert. C'est Bon-Maza, un prince des croyants, une façon de prophète, quelque chose de plus rare assurément qu'un guerrier. Capitaine de sa vie, ce rival d'Abd-el-Kâder exerce déjà parmi nous quelque prestige par le rôle qu'il a rempli; sa jeunesse et sa grande beauté leont le reste. Grâce à la présence de ce jeune lion, l'orientale va redevenir à la mode tout le long de l'été.

En attendant, la curiosité publique se partage entre les re-

présentations de la troupe espagnole et les courses de chevaux; on peut dire néanmoins que là comme ailleurs le spectacle n'est qu'un prétexte. L'attrait principal, c'est le monde qui s'y rend, on se plaît à le voir et à en être vu; à la veille de se séparer pour les plaisirs de la villégiature, on n'est pas fâché de se dire un adieu pompeux au milieu des étoiles de la salle Ventadour ou en plein soleil du Champ-de-Mars.

La saison des courses s'est ouverte officiellement dimanche. Le casse-cou nautique de Berny n'était qu'un prétexte. Dépêchons-nous de dire que *Ballerina*, *Liverpool*, *Hoch* et *Club-Stick* se sont partagé les prix. Sur le turf, nous sommes toujours, comme les chevaux et les coureurs, extrêmement pressés d'en finir et d'arriver. L'avant-veille, une course plus importante avait eu lieu ailleurs. Quatre concurrents étaient descendus dans l'arène, chacun sur son Pégase respectif. D'après ce langage, il devient évident que nous allons nous occuper de la dernière élection académique et de parler du turf littéraire. Sur ce terrain-là, ce ne sont pas toujours les plus légers qui arrivent en première ligne, et touchent le but: témoins MM. Saintine et Emile Desclamps, lesquels ont obtenu l'un 6 voix, et l'autre 0. Jamais le docte arçopage ne s'était montré si ardent à la bataille, jamais il n'avait déployé un personnel si nombreux. L'Académie était au grand complet pour choisir et couronner..., qui? M. Ampère ou M. Vatout. Les paris étaient ouverts comme au Champ-de-Mars: M. Vatout possède de bonnes jambes, mais M. Ampère a plus d'haleine, il est mieux dressé et plus fort en bouche. Aussi M. Ampère est-il arrivé, premier, porté par vingt voix, suivi de très-près par son concurrent, qui en a réuni seize. M. Ampère, philologue distingué, écrivain d'un grand sens

et d'un excellent goût, s'est donc assis à l'auvent de Bossuet, qui fut aussi l'auvent de M. Bigot. Ce choix judicieux a rempli de joie la Sorbonne et l'Abbaye aux Bois.

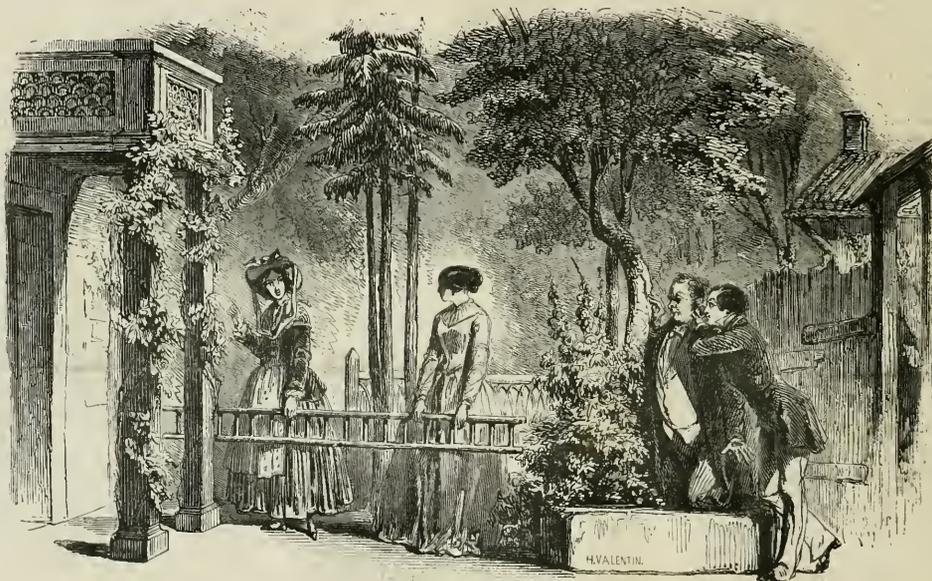
La semaine a été éloquent, et les *speakers* ont donné partout. Un spirituel Anglais, d'ailleurs plein de préventions, selon l'habitude des gens d'esprit, établi dans ses lettres qu'un bon *speaker* est un *artisan*, tout comme un bon *condorner*, l'un artisan en paroles, l'autre artisan en cuirs, et que ces deux métiers peuvent s'acquérir également par la pratique. Il est certain que ces deux fonctions ne sont pas absolument incompatibles; les exemples ne nous manquent pas lorsque nous éprouvons le besoin d'en citer. En attendant, voici un mot sur un *speaker* contemporain, lequel toute sa vie, avocat ou juge, procureur royal ou législateur, a plaidé toutes les compatibilités. « Quelle éloquence! » s'écriait un de ses admirateurs en l'écoutant l'autre jour à la Chambre, quelle élévation! — Oui, oui, lui répondit-on, une éloquence tout à fait au niveau du *parquet*.

La misère exerce toujours ses ravages dans la capitale. On a constaté depuis quelques jours une dizaine de décès par inanition. Un pauvre ouvrier, voyant naître un de ses camarades humecter des croûtes durissimes pour pouvoir s'en rassasier: « Peste, l'ami! lui dit-il, c'est du nanan, et nous donnons dans la friandise. » Quelques alarmistes commencent à se lamenter au sujet de la rareté du numéraire; l'explication de ces plaintes n'est-elle pas donnée tous les jours par la *Gazette des Tribunaux*? Ce ne sont que décès d'avares morts sur des sacs d'écus, que mendians expirant de misère sur des morceaux de richesses. Comment l'argent circulerait-il abondamment lorsque tant de mains avides le

thésaurisent? Il y a des bouges où l'or abonde comme l'eau dans les réservoirs. Sous cette impression romanesque, les voleurs ajoutent à leur affreux métier des complications effroyables: c'est ainsi qu'hier encore le meurtre de la veuve Daïke a révélé des détails qui vont grossir le volume déjà si enflé et si ténébreux des sanglants mystères de Paris.

Mais il ne s'agit plus de broyer du noir, nous voici au Gymnase.

Une Femme qui se jette par la fenêtre vous représente encore une de ces jolies histoires que M. Scribe dévide si bien. Admirez plus que jamais cet esprit créateur: un mari jeune et débonnaire, la jeune femme *enfant gâtée*, la belle-mère brouillonne, un oncle raisonneur. Ne voilà-t-il pas de beaux ingrédients, pour composer une comédie toute neuve! cela est inventé d'hier et n'avait jamais servi; allons, nous disions, il faut nous résigner à revoir *la Jeune Femme colore*, la *Belle-Mère* et le *Genêt*, etc. Mais l'événement a trompé notre attente, cette *Femme qui se jette par la fenêtre* cède à un mouvement de fureur et de dépit, mais sa malice est prude, petite chute et grand effet; on tombe sur une meule de foin, sans la moindre égratignure. Cependant voici l'effroi du mari, et la brouillonne de mère qui tempête. Il faut que monsieur s'humilie devant madame et lui demande pardon pour cette liberté grande qu'elle a prise; alors vient l'oncle d'Havrecourt, un homme de bon conseil; il arrête le mari au bord du précipice où il va se jeter, lui et sa femme, pour tout de bon cette fois. Point de folle concession à madame; il lui a plu de sauter par la fenêtre, c'est par la fenêtre qu'elle rentrera. Voici notre ultimatum, et nous n'en rabattons rien. Et la jeune femme, qui au fond a gardé son bon sens, c'est-à-dire tout



Théâtre du Gymnase. — *La Femme qui se jette par la fenêtre*. — D'Havrecourt, M. Ferville; Raoul, M. Deschamps; — Gabrielle, mademoiselle Meley; Jane Shoppe, mademoiselle Anna Chéri.

son amour d'épouse, se décide à l'ascension. La fenêtre est bien élevée, mais, bast, l'échelle est longue, et là haut notre jeune mari nous attend. En vérité, il n'y a rien de plus, si ce n'est la grâce, la finesse, l'observation délicate, et le plaisir et les assaisonnements que prodigue sans fin ni relâche cet inépuisable esprit. Ce joli petit feu d'artifice, tiré en l'honneur du mariage et de la concorde conjugale, a été très-bien servi par Ferville et Desclamps, par mademoiselle Anna Chéri, pour la première fois tout à fait digne de son nom; et enfin par mademoiselle Meley, charmante personne dont le talent grandit et dont la grâce et les succès consolent le Gymnase de l'absence de mademoiselle Rose Chéri.

Mais, à propos de Rose Chéri, il faut bien vous dire le grand succès qu'elle obtient à Londres. On voit accourir à ses représentations la société la plus distinguée des trois royaumes; la reine, les ministres, les lords, le corps diplomatique, la cour et la ville veulent entendre Hélène, Irène, Rebecca; on ne comprend pas toujours là-bas, comme il faut, drait les comprendre, ces petites intentions raffinées à la mode au Gymnase, et que mademoiselle Rose Chéri exprime le plus naturellement du monde; mais on l'écoute toujours avec charme, parce qu'elle dit les mots comme il faut les dire; c'est un art exquis, une simplicité adorable, une grâce parfaite. Cependant la pudeur britannique a mis le veto sur *Clarisse*: les Anglais croiraient commettre un sacrilège s'ils assistaient à la représentation de l'œuvre mutilée de leur plus grand romancier.

Aux Variétés, fête complète! Houffé dans un vaudeville-Dubarry, quatre actes de pompons, de situations scabreuses, de mots croustillants, une intrigue à la cour, hommes masqués, femme enlevée, l'Opéra, la Camargo, le pavillon de Luciennes, Rameau, Louis XV et le perquignion Léonard, c'est un *méli-méli* qui émuillonne, un tableau curieux, un spectacle éblouissant un peu hasardé. Houffé, qui représente

le perquignion Léonard, le héros de cette *groisserie*, y met tout son esprit et toute sa verve. L'auteur, M. Clairville, se plait trop à renouer des malpropres. Mademoiselle Déjazet disait ce soir-là: « Ils n'ont pas mis assez de fleurs pour caclier le tonnerreau. »

A leur tour, la Gaité et l'Ambigu ont eu leurs belles soirées. *La Duchesse de Marsan* vous représente une de ces pièces que l'adresse expérimentée de M. Demery sait machiner à merveille et pour le plus grand bonheur de l'assistance. Les événements s'y accumulent dans des proportions grandioses; on marche au milieu d'un intéressant cortège de femmes séduites, de mères abandonnées, d'enfants nus à mort, de trahisons qui réussissent, de forfaits accomplis, et puis enfin, on sort de cette vallée de larmes, l'œil humide, le cœur soulagé, car le doigt de Dieu a débrouillé l'écheveau, il a séparé le bon grain d'avec l'ivraie; l'aïeul a béni son petit-fils, le frère innocent a pardonné au frère égaré; les enfants ressuscitent et retrouvent des pères qui se présentent à toutes les reconnaissances, les mères sont des vestales, la moitié des scélérats se repent et s'amende, tandis que l'autre moitié persévère dans le mal et finit par recevoir son châtiment. La représentation de ce mélodrame dure six heures. L'exemple donné par *la reine Margot* a porté ses fruits.

Cependant nous préférons au spectacle de ces catastrophes bourgeoises l'épopée que M. Desnoyer chante en l'honneur de *Jeanne d'Arc à la Gaité*. C'est un drame conçu et composé avec art. L'auteur, détachant soigneusement du fatras des chroniques les détails les plus caractéristiques de la vie de l'héroïne, les a fondus dans sa fresque en conservant à chacun son vrai sens et sa couleur. C'est tour à tour la prière, le chant de guerre, l'hymne de mort; c'est la vierge inspirée, la vierge-soldat, la vierge martyre; M. Desnoyer a dramatisé une biographie d'ailleurs si dramatique. Son drame est animé, pathétique et patriotique. Il y a longtemps que la Gaité n'avait obtenu un succès aussi complet, aussi mérité.

Nous venons d'être édifiés sur le *Jockey-Club* par un procès récent qui a causé beaucoup de sensation dans le monde parisien. Ce cercle n'est pas précisément ce qu'un vain peuple pense. Fondé pour l'amélioration des races de chevaux en France, on se plaisait à gratifier imbecilement de ses membres d'une foule de coiffiers et d'un incaout cortège de tандems, de grooms et de bulls-dogs. A l'aspect d'un de ces gentlemen on croyait infailliblement à la présence de quel nabab en tournée ou d'un Rothschild anonyme. Maintenant le charme est détruit. Voici la vérité telle qu'elle est sortie toute nue de la bouche d'un avocat. Douze francs cinquante centimes de cotisation mensuelle, il n'en coûte pas davantage pour figurer sur ce livre d'or. Aux jours des solennités, le *Jockey-Club* a son banquet qui se paye cinq francs par tête! Il serait difficile de se donner une réputation de Robert le magnifique à meilleur marché, et il n'est point douteux que, sur ce certificat de bonne vie et mœurs, nombre de pères de la province ne s'empressent de recommander à leurs fils l'affiliation au *Jockey-Club* comme mesure d'économie.

Tous les journaux ont inséré une invitation mensurière par laquelle M. Gannal conviait des amateurs à une matinée d'exhumation et d'embaumement. La missive quise colporte au nom de l'habile chimiste n'est point, comme on le pourrait croire, surmontée du cypres ou du saule pleureur emblématique; la plante favorite de ce conservateur par excellence, c'est la violette, probablement parce que la violette *embaume*, l'emblème y est toujours. Mais voici venir un conservateur mortuaire d'un autre genre: il s'agit d'un liquoriste qui remplace l'urne antique par un bocal et se propose de procéder à l'embaumement par voie d'infusion. Cependant certains esprits timorés commencent à s'étonner sérieusement de la tolérance que l'autorité accorde à ces exercices d'une affreuse cuisine, annoncés et, qui mieux est, pratiqués si publiquement.

Colonie agricole du Mesnil-Saint-Firmin.



Colonie du Mesnil-Saint-Firmin. — Ferme de Merles, exploitée par les jeunes colons.

Entre Breteuil et Montdidier, près de l'endroit où la route qui réunit ces deux villes traverse le chemin de fer du Nord, au pied de l'énorme remblai sur lequel se trouve la station de Breteuil, le voyageur se rendant à Amiens peut apercevoir sur sa gauche un établissement d'une élégante rusticité. C'est d'abord un corps de logis principal vaste et bien aéré, terminé à chacune de ses extrémités par une aile en retour; puis plusieurs bâtiments accessoires, tels qu'étables, bergeries, ateliers divers, etc. Le tout est entouré de jardins fruitiers et potagers et de terres sur lesquelles on peut apercevoir les effets d'une vaste et intelligente exploitation. De jeunes enfants, vêtus de costumes rustiques, mais propres et uniformes, sont les laboureurs de ces champs paisibles, guidés qu'ils sont par des hommes dont le premier abord révèle une profonde conviction religieuse unie à une grande douceur. Sans le crucifix qui orne leur poitrine, on prendrait ces derniers pour de bons cultivateurs entourés de leurs enfants, et se livrant aux rudes travaux des champs. Ces hommes dévoués, ce sont les frères agronomes de Saint-Vincent-de-Paul; ces jeunes laboureurs sont les colons du Mesnil-Saint-Firmin, enfants trouvés, pour la plupart, ou abandonnés, ou orphelins sans asile, tous voués au malheur.

Un homme de sens et de cœur, M. Bazin, propriétaire d'une des plus vastes exploitations agricoles de France, frappé de la misère, de l'état d'abandon dans lequel il voyait la plupart des enfants trouvés, voulut, dans la limite de ses facultés, porter remède à tant de maux. C'est alors qu'a pris naissance l'établissement dont nous allons esquisser le rapide développement. C'est au Mesnil-Saint-Firmin que la société formée à Paris pour l'adoption des enfants trouvés a pu de suite mettre en œuvre ses bienveillantes intentions, tout en n'ayant qu'à continuer sur une plus grande échelle le plan si sage et dont M. Bazin recueillait déjà de si heureux fruits.

Une association formée à Paris en 1845 sous le patronage de noms les plus honorables pour venir, par la voie d'adoption, au secours des enfants trouvés, abandonnés et orphelins pauvres, résolut d'organiser sur les différents points de la



Le père Prevost, instituteur de la colonie du Mesnil-Saint-Firmin.



Colonie du Mesnil-Saint-Firmin. — Costume de jeunes colons.

France des colonies agricoles, dans lesquelles les enfants, tout en étant sérieusement élevés aux travaux de la campagne, devaient en outre recevoir une éducation morale et religieuse, et une instruction primaire en rapport avec leur état.

Mais d'abord, il fallait former près de Paris une colonie que l'on pourrait appeler *spécimen*. Le conseil d'administration savait combien c'est une chose grave et difficile que de créer un établissement d'un genre entièrement nouveau; aussi avait-il résolu d'attendre patiemment une occasion favorable, plutôt que de céder à un empressement fort légitime sans doute, mais qu'il pourrait avoir à regretter plus tard. Plusieurs propositions lui furent faites; mais, après un mûr examen, aucune n'avait paru pouvoir être adoptée, lorsque le conseil de la société fut mis en rapport avec M. Bazin, qui avait devancé depuis longtemps les vœux de la société et voulait tenter.

M. Bazin, comprenant qu'il pouvait assurer à son œuvre tout le développement qu'il désirait en la rattachant à la Société d'adoption, vint demander à celle-ci son concours. De son côté, la Société comprit quels avantages il y avait pour elle dans l'offre de M. Bazin, qui mettait à la disposition de cette Société naissante, outre son expérience sur la matière, des bâtiments et un matériel tout organisés, des exploitations



Colonie du Mesnil-Saint-Firmin. — Dortoir.

régulières et en voie régulière de rapport, enfin un personnel déjà initié à la pratique de l'éducation, et rompu, sous une direction habile et dévouée, aux fatigues d'une vie laborieuse.

qu'elle s'était proposé, et, à compter du 1^{er} juillet 1845, la Société d'adoption a pris complètement à son compte la colonie agricole du Mesnil-Saint-Firmin.

Disons d'abord un mot sur le personnel de la colonie.

Des membres de la Société furent chargés de se rendre sur les lieux pour y apprécier par eux-mêmes l'exacte situation des choses, et sur leur rapport, il fut décidé que la proposition de M. Bazin serait accueillie.

Cependant, usant d'une prudente réserve, le conseil de la Société voulut attendre que l'expérience vint confirmer les excellentes impressions produites par un premier examen; dans cette pensée, il ne contracta pas immédiatement une association définitive, et demanda seulement à la colonie du Mesnil-Saint-Firmin, de recevoir, moyennant un prix de pension, les enfants que la Société adopterait.

Ces placements ont été effectués pendant deux années. La surveillance dont la Société n'a cessé pendant ce temps d'entourer la colonie lui a donné la conviction que cet établissement, par son organisation, par la nature de l'éducation qu'y reçoivent les enfants, par le dévouement des personnes qui s'y consacrent, et notamment celui de son directeur, M. l'abbé Caullie, répondait complètement au but

Pour quoiqu'on s'est occupé de fondations de la nature de celle du Mesnil-Saint-Firmin, une des difficultés les plus graves c'est l'organisation du personnel. Tant de qualités sont nécessaires pour l'accomplissement des devoirs à remplir, et il y a si peu d'avantages matériels en compensation ! Si le lèvement purément personnel peut inspirer quelques individus isolés, suffira-t-il à un recrutement continu et devant répondre à des besoins chaque jour plus féconds et dont le fait-il pas chercher ailleurs un élément plus fécond et dont les effets plus durables seraient au profit de la colonie ? M. Bazin et les personnes qui prennent un intérêt à sa fondation ont pensé que le sentiment religieux pouvait servir à vivifier l'œuvre et qu'il était nécessaire de substituer l'existence successive d'une association à l'existence purement temporaire des individus. Mais en même temps ils ont pensé que cette association, destinée à fonder une entreprise de notre époque, devait se former avec les idées de notre temps. Sans méconnaître les mérites de quelques-unes des associations déjà existantes qui auraient paru propres à cette nouvelle œuvre, ils ont cru qu'aucune n'y serait aussi complètement propre qu'une association nouvelle, créée en vue du but spécial qu'elle devait aider à atteindre, et chez laquelle la vie religieuse présiderait seulement comme une inspiration à une vie toute pratique. Tel est le caractère fondamental de l'association des Frères-agronomes de Saint-Vincent-de-Paul au développement de laquelle la Société d'adoption n'a pas hésité à concourir. Cette corporation religieuse, mais composée uniquement de laïques, a pour objet de fournir des directeurs ou des contre-maîtres aux colonies agricoles d'enfants pauvres. Travailleurs avant tout, les frères agronomes de Saint-Vincent-de-Paul, n'ont d'autre uniforme que celui du travail, et s'ils se distinguent des autres agriculteurs, c'est par leur abnégation personnelle, par leur dévouement à l'œuvre commune, par ce sentiment intérieur d'une récompense divine qui double encore leurs forces et remplit leur cœur d'une bonté nouvelle.

La colonie de la Société d'adoption est située, comme nous l'avons déjà dit, près de Breteuil, arrondissement de Clermont, à environ dix myriamètres de Paris, partie sur la commune de Rouvroy, au lieu dit Merles, partie sur celle de Mesnil-Saint-Firmin.

Les terres présentent une étendue de cent trente-cinq hectares, dont la colonie jouit à divers titres.

Merles est le siège proprement dit de la colonie; c'est à Merles que réside le directeur et que réside ce noyau de frères contre-maîtres, sans lequel il n'y a pas d'avenir possible pour les établissements de cette nature. Leur nombre est aujourd'hui de douze. Bien que le dévouement de tous soit égal, et que tous semblent avoir un égal droit aux témoignages d'estime et de reconnaissance de la Société d'adoption, il en est un cependant que son âge nous autorise à mentionner hors ligne : c'est M. Prevost, vieillard riche d'une longue expérience, et qui, entouré de la vénération de ses frères, est le Nestor agricole de la colonie.

Ce sont les contre-maîtres et les enfants qui accomplissent tous les travaux d'exploitation de la ferme, car on ne saurait trop le répéter, les enfants reçoivent, dans toute la vérité du mot, une éducation agricole; ils labourent, ils donnent à la terre toutes ses cultures, font la moisson, battent les récoltes, soignent les bestiaux, font le service de la vacherie, de la laiterie, etc., etc., sont appliqués en un mot, suivant leur âge, leurs forces et leur intelligence, à toutes les parties du service intérieur et extérieur d'une ferme.

Merles peut contenir aujourd'hui quatre-vingts enfants environ.

Quoique Merles soit, en réalité, le siège de la colonie, des raisons de haute convenance ne permettent pas de placer dans cet établissement ceux des services généraux qui ne peuvent être confiés qu'à des femmes; ces services, ainsi que la division des plus jeunes enfants, ont été établis à une courte distance de Merles, au Mesnil-Saint-Firmin, dans le lieu où M. Bazin a commencé la fondation de son œuvre philanthropique.

L'établissement du Mesnil-Saint-Firmin est situé sur le corps de ferme même de M. Bazin.

Quelle réserve que nous désirions y mettre, il est nécessaire que nous disions, et c'est un fait accepté par tous, que l'établissement de M. Bazin présente l'ensemble le plus complet d'exploitation agricole qu'il y ait en France; il réunit en effet à une vaste exploitation de terres ces industries si accessoires, si précieuses à l'agriculture, savoir : une briquetterie, une sucrerie, une féculerie, une distillerie, une lunetterie, une vinaigrerie, une brasserie, une forge, un atelier de charbonnage.

Tous ces ateliers sont ouverts aux jeunes colons, et doivent contribuer à en faire, pour l'époque de leur placement au dehors, d'excellents valets de ferme.

Par l'existence simultanée de Merles et du Mesnil-Saint-Firmin, la Société d'adoption fait une double expérience également intéressante dans l'un et l'autre cas. A Merles, elle dirige l'exploitation, elle traite pour son propre compte, elle est propriétaire et fermière; au Mesnil, les enfants travaillent pour le compte de M. Bazin, qui leur paye un prix de journée. A Merles, la Société d'adoption résoudre le problème d'une colonie agricole se suffisant à elle-même; au Mesnil, elle éprouvera quelles ressources pourront se créer les enfants devenus ouvriers.

Les bâtiments du Mesnil suffisent aujourd'hui à contenir cinquante enfants; ils sont destinés à en recevoir par la suite jusqu'à cent vingt. Ils se composent de plusieurs corps de logis à usage de classe, dortoir, réfectoire, cuisine, logement des sœurs, lingerie, buanderie, infirmerie et ateliers de travail.

Là, comme à Merles, c'est aux frères agronomes de Saint-Vincent-de-Paul qu'il est confiée la direction des enfants.

Les soins de la lingerie, de l'infirmerie et des plus jeunes enfants sont remis à des sœurs de Saint-Joseph, ces simples et courageuses civilisatrices qui sont allées porter la lu-

mière, l'amour et la dignité du christianisme jusqu'à Manak (Guyane), et qui desservent plusieurs de nos établissements publics avec un zèle et un dévouement dignes de tous éloges.

Dans la colonie du Mesnil les enfants sont admis depuis l'âge de cinq ans jusqu'à seize. La majeure partie de ceux qui y sont maintenant sont âgés de huit à treize ans; il y en a vingt au-dessous de sept ans. Par un accord fait avec les commissions administratives, les enfants doivent rester à la colonie jusqu'à leur majorité. On prélève sur le prix de leur travail une somme destinée à leur être remise à cette époque. Mais, avant ce moment, si on trouve à les placer d'une manière sûre et qui leur soit avantageuse, on le fait avec empressement, en stipulant pour eux les conditions les plus favorables.

Ils sont élevés à peu près comme le seraient les enfants des métiers ou des colons de nos villages, vêtus de gros drap l'hiver; ils portent la blouse en toute saison et des souliers pour chaussure.

Leur nourriture est frugale, mais abondante et saine; ils ont de la viande quatre fois par semaine, et le reste du temps une soupe, des légumes, de la salade ou des fruits, selon la saison. Ils se servent eux-mêmes, et jusqu'à plus jeune, tous font leur lit, balayent leur dortoir et nettoient leurs vêtements. Ils sont distribués en divisions de vingt-cinq élèves, chacune ayant un chef et un sous-chef. Ces deux enfants veillent à ce que les élèves de leur division tiennent en ordre leurs vêtements et ne négligent pas les soins de propreté si nécessaires à la santé et à la bonne tenue. La faible portion d'autorité qu'exercent ces élèves, et les légers privilèges dont elle est accompagnée, excitent et développent chez les enfants une salutaire émulation.

Des soins paternels sont donnés aux jeunes colons. Si les enfants vont travailler au loin, et qu'on puisse craindre pour eux ou l'excès de la chaleur ou la pluie, une rustique et légère voiture, renfermant les vivres de la journée et une tente commode, leur est donnée; ils la conduisent joyeusement, et peuvent s'abriter contre l'orage ou se garantir au moment du repos contre la chaleur.

Les personnes qui auront eu occasion de visiter cet utile et bienaisant établissement auront sans doute été frappées comme nous de l'air de bien-être et de douce satisfaction qui règne sur les visages frais, quoique brunis par le hâle, des colons du Mesnil; ce bien-être, cette douce satisfaction, sont les biens qui appartiennent aux familles bien unies. C'est que la colonie est effectivement une famille; c'est que ces enfants abandonnés ont trouvé des parents indulgents et affectueux, qui depuis le moment où ils ont été remis entre leurs mains n'en ont éprouvé que les marques du plus tendre intérêt, et leur ont toujours mis de bons exemples sous les yeux; c'est que ces enfants, destinés au malheur depuis leur naissance, en ont reçu les soins si nécessaires dans le bas âge, et que l'instruction matérielle, qui en fera des hommes utiles, l'instruction si simple, si facile à inculquer à de jeunes âmes, la science et le goût de l'honnêteté.

Si l'association pour l'adoption a beaucoup fait, il lui reste beaucoup à faire : avec de l'apérçue, et elle en a, dans quelques années le sort des enfants trouvés du sexe masculin sera assuré, espérons-le, sur tout le sol de la France. Mais il lui reste encore à pourvoir au sort des filles, malheureuses créatures que la misère et l'abandon ne poussent que trop souvent au déshonneur, et du déshonneur au crime.

Un mois en Afrique.

Voir t. VIII, p. 215, 405; t. XI, p. 21 et 69.

V.

LA FRANCE A ORAN.

Les Espagnols étaient entrés à Oran au mois de mai 1509, ils en sortirent définitivement au mois de mars 1792. En exceptant une interruption de vingt-quatre années, — de 1708 à 1752, — leur occupation dura donc près de trois siècles. Ces trois siècles furent entièrement perdus pour la cause de la civilisation. Au lieu de marcher, même d'un pas lent, dans les voies du progrès, cette province de l'Afrique du nord dont Oran est la capitale rétrograda assez vite vers la barbarie. Elle était plus inculte et moins peuplée au départ des Espagnols qu'à leur arrivée. Mieux qu'au val qui elle fut restée sous la domination des Berbères ou des Maures. Il y a plus de ressources dans le bandit qui dans le lazaron. La piraterie d'ailleurs offre que quelques-uns des avantages du commerce; elle rend actifs, intéressés les hommes qui s'y adonnent. En outre, certaines idées plus larges, plus élevées, plus humaines que celles qui nous possèdent déjà, font tôt ou tard partie du butin dont ils s'emparent. Pour les peuples comme pour les individus il n'est pas de pire condition que l'immobilité; la parole est un devoir, l'oisiveté un crime qui heureusement porte sa peine avec lui.

L'histoire de l'occupation d'Oran par les Espagnols ne diffère en rien de celle de la conquête. Ne cherchez pas des hommes parmi les acteurs qui y jouent un rôle, vous n'y trouverez que des moines et des condottieri. Les moines changèrent les mosquées en églises, fondèrent des convents et établirent l'inquisition; les condottieri construisirent ou firent construire par des *presidarios* ou condamnés des forts, des casernes et des magasins d'une irréprochable solidité. Cette tâche achevée, ils ne s'en imposèrent aucune autre. Ils se couchèrent tous à l'ombre et s'endormirent d'un paisible sommeil. De temps en temps l'inquisition, pour les distraire, brûlait un juif. C'était de beaux chrétiens et de braves soldats : ils remplaissaient avec une exactitude exemplaire leurs devots religieux; et quand les infidèles venaient menacer leur culte et troubler leur repos, ils les défendaient

avec l'intrépidité d'un lionne à laquelle des chasseurs on enlevé ses lionceaux. Quelquefois, mais rarement, ils entreprenaient une expédition dans l'intérieur des terres. Du reste, aucune de leurs promenades militaires n'eut de résultats sérieux et durables, et après une course abusive ils s'estimaient fort heureux de revenir s'enfermer dans la prison qu'ils s'étaient bâtie sur le rivage de la mer. Alors un Espagnol ne pouvait pas se montrer sur les remparts d'Oran sans exposer à recevoir un coup de fusil. Quand on voulait faire pâlir le troupan de la place lors des fortifications, il fallait que les *Moras de la paz* (les Maures de la paix), les tribus tout à fait sûres, *los de total seguridad* pussent accompagner plusieurs reconnaissances dans la plaine. Le commerce était nul. Tout, même la viande, venait d'Espagne. Les Arabes n'étaient admis dans la ville que par la *puerta del Barillo*, les yeux bandés, et après avoir été rigoureusement fouillés. « Des son origine, dit l'auteur du remarquable manuscrit que nous avons déjà cité (1), le caractère de l'occupation espagnole avait été l'intolérance. Hestreinte à une faible partie du littoral, et ne pouvant souffrir de musulmans dans le voisinage de ses possessions, elle fit le vide autour d'elle et parvint, dans un assez grand rayon, à transformer en solitude une contrée qui, sous les Romains et les dynasties musulmanes, avait été l'une des plus peuplées de l'Algérie. C'est dans un pareil état de choses, auquel les Turcs étaient incapables de porter remède, que nous avons trouvé le pays; circonstance qui a frappé certains esprits superstitiels, trop prompts à conclure du dépeuplement à l'infirmité. »

Pendant les trois siècles que dura l'occupation espagnole, Oran fut souvent assiégée par les Turcs et par les Arabes : ils n'y entrèrent jamais. A l'époque de la guerre de la succession, en 1708, la garnison, abandonnée à ses propres ressources et forcée de capituler, la remit au bey de Mascara Bou Chelagrem, qui en prit possession non du dey d'Alger. Vingt-quatre ans après, en 1752, Philippe V, rallié sur son trône par le traité d'Utrecht, comme la suite de la reconquête. Le comte de Mortemart s'en rendit maître presque sans coup férir. Cette seconde conquête fut encore plus inutile et plus coûteuse que la première. L'Espagne lut par s'en apercevoir. Aussi songea-t-elle à l'abandonner, lorsque, selon l'expression pittoresque de M. Pascal Duprat, Dieu la rejeta, et la terre elle-même sembla la renvoyer dans la mer. Dans la nuit du 9 au 10 octobre 1790, un violent tremblement de terre détruisit une partie du fort Santa-Cruz et renversa presque toutes les maisons et les fortifications de la ville basse. Les secousses se renouvelèrent jusqu'au 22 novembre. Un tiers de la garnison et des habitants avait péri dans ce grand désastre. Force fut aux survivants de s'éloigner au plus vite de ces ruines menaçantes, — ils n'avaient plus ni tentes, ni baraques, ni hôpitaux, ni médicaments, ni vivres, ni munitions, — et d'aller camper en rase campagne hors des murs. A cette nouvelle, Mohammed-el-Kébir, le bey de Mascara, vint les attaquer. Ils se défendirent pendant plus d'une année dans cette situation avec autant de bonheur que de courage. Mais, malgré quelques renforts qu'ils avaient reçus de la mère patrie, leur position devenait chaque jour plus difficile. Une trêve fut bientôt suivie d'une capitulation. Par une convention passée entre le gouverneur d'Oran et Mohammed-el-Kébir; il fut arrêté, dit M. Walsin Esterhazy, « que les fortifications ne seraient pas détruites, que la ville serait évacuée dans un délai fixé et que les Espagnols emporteraient leurs canons en bronze et leurs approvisionnements. Mohammed, après être resté campé sous les murs de la ville jusqu'à l'entière évacuation, y fit son entrée le premier jour de la mosquée du mois de Chaban de l'année 1200 (1792). Sixante ou quatre-vingts familles espagnoles étaient restées dans Oran lorsque les musulmans y entrèrent; mais elles ne s'y firent pas et retournèrent bientôt dans leur patrie. Un seul Espagnol, que les Arabes appellent *Thelico*, bijoutier, fut pris par le bey à son service. Son fils, nommé Domingo, était encore à Oran il y a peu d'années. »

Pour peupler la nouvelle capitale de son beylick, presque entièrement déserte, Mohammed fit venir des habitants des diverses parties de la province. Mascara, Mazouza, Tlemcen, Mostaganem, Mazagran, etc., eurent leur part proportionnelle dans la répartition des maisons qui avaient appartenu aux chrétiens. Le bey garda pour lui-même, suivant la cession qui lui en fut faite par le pacha d'Alger Hassan, toutes les terres et les constructions qui formaient le domaine espagnol. Cependant Hassan, craignant que la possession d'une ville aussi forte n'inspirât au bey de cette province un trop vil désir de se rendre indépendant, envoya un *oukif* chargé de ses pleins pouvoirs, avec l'ordre de détruire une partie des fortifications espagnoles.

La domination turque fut à Oran ce qu'elle avait été, ce qu'elle était à Alger, à Constantine, dans toutes les autres villes de la régence. Son histoire, que M. Walsin Esterhazy a le premier révélée à la France, n'est qu'une série ininterrompue de révolutions intestines et de révoltes extérieures. Quels services la cause de la civilisation pouvait-elle attendre de pareils conquérants ? Si le viciement de l'Asie, si le préjudice la religion de Mahomet, ils continuent en Afrique la lutte que les Arabes ne soutenaient plus qu'avec mollesse contre l'Europe et le christianisme, ils n'ont qu'une pensée, qu'un but, c'est de satisfaire le plus largement possible dans une lâche oisiveté toutes leurs passions sensuelles. Les jouissances de l'esprit et du cœur leur sont inconnues. Pour rassasier leurs appétits brutaux, tous les moyens leur semblent également bons, mais ils emploient la force de préférence. Cependant, leur fourberie surpasse peut-être leur cruauté. Diviser pour régner, telle est la principale règle de leur politique, du reste, aussi impitoyable envers les Arabes qu'envers les chrétiens. Il nous le faut toutefoix la justice qui leur est due, s'ils ne furent jamais que des voleurs et des assassins.

1) *Études de Topographie historique sur la province d'Oran.*



qualités diamétralement opposées, amoureux de la forme, poursuivant la correction du contour et de la délinéation savante, et semblant affecter, du moins dans ses tableaux caractéristiques, la même insouciance à l'égard de la couleur que M. Delacroix à l'égard de la ligne. L'éternelle dispute de suprématie entre le dessin et la couleur était renouvelée; de part et d'autre, des sectateurs passionnés s'athématisèrent entre eux. Quant au public, M. Ingres ne devint pas plus que M. Delacroix son peintre de prédilection. Ce talent austère n'avait pas non plus ce qu'il faut pour attirer facilement sa sympathie. Les œuvres de ces deux artistes, à quelques exceptions près, violemment de part et d'autre son goût; à des degrés très-inégaux, il est vrai, car il pouvait lire aisément les nues dans leur précision sévère, tandis que le vague des autres avait souvent besoin d'être déchiffré et interprété. En un mot, quel que pût être d'ailleurs leur mérite, il n'y trouvait pas complètement son compte.

Sans doute, le public n'est pas toujours un juge compétent; certaines beautés d'un ordre sévère, certaines délicatesses lui échappent parfois; il n'y a pas, il ne peut pas y avoir entre lui et l'art ces rapports intimes qui ont existé jadis dans les républiques de la Grèce. L'art antique, conçu dans un système de simplicité et de grandeur, rencontrait chez tous une intuition unique et spontanée. L'art moderne, au contraire, est tellement multifariné, tellement individuel, qu'au lieu d'avoir à satisfaire exclusivement le sentiment légitime du beau, il cherche à flatter mille fantaisies, à caresser mille caprices. Les tendances artistiques d'une part, les penchants de la foule de l'autre, sont depuis longtemps faussés, et ils s'influencent souvent d'une manière fâcheuse. Il faut tenir compte de ces circonstances, si on veut être juste vis-à-vis du public pris en masse, car il n'est pas question ici des gens de goût qui en forment l'élite. Souvent il s'adresse mal, il se laisse prendre volontiers par des effets de trompe-l'œil, par le côté matériel et prosaïque plutôt que par le côté poétique, par la mignardise plutôt que par la beauté réelle. Mais s'il ne sait pas toujours bien découvrir par lui-même ce qui est véritablement digne d'admiration, son bon sens le met en garde contre tout ce qui sent l'étrangeté. Ici on peut avoir confiance en son instinct. Si, malgré les efforts incessants tentés pour l'éclairer et effacer ses répugnances, il y persiste, il y a là un avertissement dont il faut faire profit; probablement il a raison par quelque côté dans sa résistance. Ce qu'il recherche dans un grand peintre, c'est moins l'éclat de qualités excentriques qu'un accord tempéré, un heureux équilibre entre les différentes qualités requises. Les exagérations l'effarouchent, les lacunes l'embarrassent, les taches le blessent et ofusquent son attention. Il veut, dans un tableau trouver un ensemble complet, agréable à voir et aisé à comprendre. Mais il n'est pas exclusif; il fera bien des concessions aux dépens soit du dessin, soit de la couleur, soit de l'ordonnance, soit même de la vérité; au lieu de l'ensemble complet et harmonieux qu'il demande aux grands artistes de son choix, il s'arrangera des qualités particulières, bien qu'imparfaites, dévolues aux artistes secondaires, pourvu toutefois qu'elles tournent à son agrément, qu'elles servent à

lui manifester le sujet sous un point de vue soit naturel, soit spirituel, soit gracieux; pourvu, en un mot, qu'elles exer-

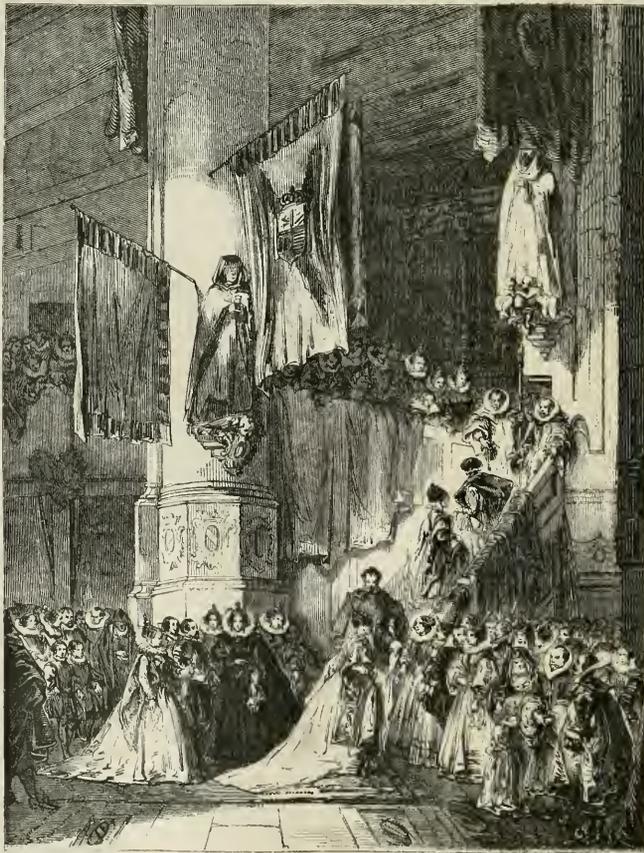
cent une séduction facile quelconque. Car ce qu'il veut avant tout, c'est qu'on s'occupe de lui plaire, qu'on se mette en

lais pour lui; il laisse à l'écart les génies dédaigneux qui ne consentent à lui faire aucune avance.

La plupart des tableaux exposés depuis quelques années par M. Delacroix offrent au plus haut degré cet apparent mépris des séductions de l'exécution; comme si c'était là une chose banale et tout à fait indifférente. La conséquence de cette incurie est que, malgré la souplesse d'un pinceau qui s'attaque aux sujets les plus variés, malgré la fécondité et la verve de l'imagination, malgré un sentiment de l'harmonie qui fait du peintre le plus fin coloriste de notre école, ses qualités artistiques sont incomprises et restent perdues pour le plus grand nombre, parce qu'on ne peut y arriver qu'à travers une enveloppe extérieure souvent rude et grossière. Combien de fois, aux expositions, n'est-on pas à même de surprendre des curieux attirés par son nom, luttant contre une première impression antipathique, et ne pouvant, malgré leur bonne volonté, étouffer la révolte instinctive de leur goût. Le public est rarement disposé à prendre de la peine vis-à-vis d'une œuvre d'art; il faut que la familiarité lui en soit offerte naturellement. Pourquoi donc lui rendre les abords difficiles? Il appartient moins à un grand artiste qu'à tout autre de dire: *Odi profanum vulgus*, car c'est lui surtout qui doit avoir dans la splendeur de sa pensée des rayonnements qui illuminent la foule. Or, il semble que M. Delacroix, satisfait de la célébrité de son nom, ne prenne aucun souci de ce sujet et se plaise même à la tenir à l'écart, content des suffrages des artistes et de quelques amateurs. Quand on apprécie les qualités éminentes de cet artiste, on éprouve un certain dépit des lacunes qu'on rencontre dans ses ouvrages, un déplaisir secret des négligences qui les déparent. Ses partisans eux-mêmes laissent échapper à cet égard l'expression de leurs regrets. Mais quand on voit tant de constance, tant de fixité dans l'ensemble général de ses peintures, faut-il supposer que cela provienne d'une idée systématique fautive, poursuivie jusqu'au bout, ou d'une opiniâtreté dédaigneuse, d'une bravade pudique? L'esprit élevé de l'artiste ne permet pas de s'arrêter à de pareilles suppositions. Il est plus naturel d'y voir un résultat d'organisation et de tempérament; l'effet d'une pensée qui, après avoir conçu un sujet, a hâte de le traduire dans son unité. Le peintre veut que la vision arrive à la toile avec tout son accent, et semble craindre qu'elle ne s'envole à travers les préoccupations d'une exécution correcte et minutieuse. Maintenant, ce qu'il poursuit dans ses rêves, ce n'est pas l'idéale beauté, les exquisesses de modelé et d'expression de la figure humaine; sa rêverie est ailleurs. Ce qui préoccupe sa pensée, c'est le premier aspect général d'une scène, c'est le drame de la vie dans sa signification extérieure; que ce soit le repos ou le mouvement, le calme ou la passion. Quoique sa conception soit superficielle, elle prend de la valeur intellectuelle dans le sens que le personnel est triste et hautaine; quant à sa valeur pittoresque, elle réside dans le sentiment harmonieux du coloris qui l'anime. Sous ce point de vue, la peinture de M. Delacroix est véritablement triomphante. Cependant, il faut le reconnaître encore ici, ce coloris, excellent sous le rapport de l'harmonie, n'a pas en



Salon de 1847. — Musiciens juifs de Mogador, tableau, par M. Eugène Delacroix.



Salon de 1847. — Une cérémonie dans l'église de Delft au seizième siècle, tableau, par M. Eugène Isabey.

cent une séduction facile quelconque. Car ce qu'il veut avant tout, c'est qu'on s'occupe de lui plaire, qu'on se mette en

phante. Cependant, il faut le reconnaître encore ici, ce coloris, excellent sous le rapport de l'harmonie, n'a pas en

phante. Cependant, il faut le reconnaître encore ici, ce coloris, excellent sous le rapport de l'harmonie, n'a pas en

général, à première vue, sous le rapport de la vivacité, de la fraîcheur des teintes, ce genre de séduction qui gagne la foule. Il y a là un charme supérieur, mais qui n'a révélé qu'aux initiés. Ainsi, tandis que d'une part le procédé abrupt de ses peintures éloigne le public, de l'autre la délicatesse de coloris qui en fait le principal mérite lui échappe.

Depuis longtemps la réputation de M. Delacroix a de l'éclat et du retentissement. Mais ce n'est pas le public qui l'a faite; c'est parmi les artistes et les critiques que son talent compte des partisans exclusifs. Séduits par la verve et la poésie de ses peintures, les artistes et les critiques ne se sont pas laissés arrêter par leur asperité extérieure. La peinture léchée leur causait tant d'ennui, qu'ils ne demandaient pas mieux que d'échapper à sa laideur nauséabonde et de se reprendre à quelque haut goût. Peut-être ont-ils étendu trop loin le contraste et ont-ils à leur tour poussé le nouveau régime à l'excès. Le spontanéité de l'ébauche a, il est vrai, pour ceux qui aiment la peinture, un charme tout particulier; non-seulement parce qu'elle réfléchit la pensée de l'artiste avec plus de vivacité et qu'elle semble dans sa libre allure avoir déjà cueilli en courant toutes les fleurs du sujet, mais encore parce qu'elle ne l'épuise pas et que ses réticences sont pleines de promesses. On devina tout ce qu'elle ne dit pas, on achève sa phrase commencée et interrompue, on s'associe à l'œuvre de l'artiste, et on embellit par l'imagination tout ce qu'on ne fait qu'entrevoir. Mais ce travail même du spectateur prouve qu'il désire mieux que ce qu'il voit et qu'il aspire à la réalisation de toutes ses espérances. L'homme poursuit toujours la perfection; il ne s'arrête que lorsqu'il a gravi tous les degrés auxquels il lui est permis d'atteindre. Pourquoi l'inviter à s'arrêter aux échelons intermédiaires? Excitez-le plutôt à franchir ceux qui le séparent encore du but? Résout-on, à la vérité, en faisant effort pour cela un artiste perdrait les qualités propres à son talent, dont il lui importe surtout de conserver l'originalité intacte. Dans ce cas, reconnaissez franchement qu'il y a pour lui une limite et quelle est celle où il s'arrête, de peur que ceux qui entrent dans la carrière, égarés par une fausse opinion, ne voient le but où il n'est pas, et ne prennent un accident pour la règle.

M. DELACROIX a exposé cette année six tableaux de petites dimensions. Le plus petit de ces tableaux représente une *Odalisque nue*, étendue sur une peau de bête, dans un réclat qui ne paraît pas très-riche en fait de recherche orientale. Elle appuie sa tête sur son coude gauche, et son bras droit est allongé suivant le contour du corps. Cette femme est belle d'aspect général; mais si on détaille ses traits, on n'y trouve aucun charme, et sa bouche a même une expression de brutalité déplaisante. Si on regarde de près, on est encore choqué d'une ombre qu'on serait tenté de prendre pour une tache accidentelle, et qui, placée à la naissance de la cuisse droite, en dessine mal le modelé et la flexion. Mais à peine l'attention s'arrête-t-elle à ces détails, tant elle est captivée par la grandeur de cette petite figure et par la suavité du clair-obscur qui l'enveloppe et la caresse. — Dans une autre petite toile, M. Delacroix a peint des *Naufragés abandonnés dans un bateau*, sujet qu'il avait déjà traité d'une manière terrible. Il est impossible de rendre d'une manière plus saisissante, dans un si petit espace, l'horreur d'une situation affreuse, la tristesse morne du ciel et de la mer, la désolation de l'infini qui s'étend autour de cette frêle embarcation, et les attitudes désespérées des malheureux qui attendent la mort. Je ne trouve à blâmer que le matelot qui tourne le dos au spectateur, et aide un de ses camarades à enlever, pour le jeter à la mer, le corps d'un homme qui vient d'expirer. Cette figure est vulgaire, et, sous le rapport de la vigueur et du caractère, n'est pas à la hauteur des autres. — Vis-à-vis du *Christ en croix*, qui a été exalté par quelques-

uns, nous avouons en toute humilité que nous partageons les répugnances instinctives de la foule. L'artiste voulait rendre sensible tout ce qu'il y a de poésie dans cette mortelle agonie, à laquelle répond la nature en convulsion; mais à notre avis il n'a pas su manifester d'une manière convenable l'image de ce grand spectacle. La figure du Christ n'a que la grandeur matérielle; elle a dix têtes de hauteur, mais il n'y a nulles traces de la majesté divine associée à la nature humaine. Elle devrait au moins se retrouver dans la tête.

loi impassible. Plus loin un cercle de curieux dans l'ombre. A la manière dont ce tableau est exécuté, nous ne pouvons y voir qu'une esquisse tout à fait incomplète et malheureuse de composition. — Le *Corps de garde à Méquinez* est une autre esquisse représentant deux hommes endormis au milieu d'un pêle-mêle de selles, de housses, de harnais et d'armes jetés au hasard. L'œil ne sait où se porter au milieu de cette confusion; et s'il rencontre les deux gardes, leur forme flasque et indécise n'a rien qui l'arrête. Ici la couleur vineuse qui domine ne console pas de l'absence du dessin. — Les *exercices militaires des Marocains* sont le sujet d'une belle ébauche dans laquelle l'artiste a mis beaucoup de feu et de mouvement. Des cavaliers lancés à toute bride, courant en poussant des cris, en sautant et en déchargeant leurs armes. Les burnous, les cuirasses des chevaux volent au vent. Il y a là quelques croupes, quelques jarrets vigoureux admirablement indiqués. Cette *fantasia* passe si rapidement devant le spectateur qu'il aime mieux s'abandonner à l'espèce de vertige qu'elle cause que de s'arrêter à en faire l'analyse ou la critique.

Nous reproduisons dans ce numéro le dessin du tableau intitulé: *Musiciens de Mogador*. Le groupe de ces trois personnages est heureux et conçu avec simplicité. La figure de femme écoutant les deux musiciens avec une attitude familière et touchante, a ce charme qu'on rencontre fréquemment dans les œuvres de M. Delacroix et qui consiste dans l'ensemble, le mouvement et la tournure générale; purifier ces peintures, il faut être à leur véritable point de vue, et il faut prendre la peine de le chercher.



Salon de 1847. — Le Pupitre de Palestrina, tableau, par M. H. Baron.

Mais c'est en vain qu'on y chercherait, à travers l'affaissement de la douleur, le type d'une immortelle beauté, du dévouement sublime, de la touchante résignation. Cette tête est à peine indiquée; l'œil n'y discerne rien. Partout, du reste, la forme manque de précision. Les chairs sont baveuses et noyées. Une touche égale fond le ciel, la terre et les carnations dans un délire commun. Au milieu de ces formes effacées, de ces tons sourds et éteints, deux choses seules appellent la vue par un éclat inusité, par un rehaut

M. EUGÈNE ISABEY, dans son tableau intitulé: *Une Cérémonie dans l'église de Delft (seizième siècle)*, a introduit une foule de personnages en riches costumes traités avec une adresse de pinceau, une vivacité, un cliquetis de couleurs extraordinaires. Les dentelles, la soie, le velours, le brocart, les pierres étincellent de toutes parts. Toutes les richesses de la Hollande, toutes les princesses de l'Allemagne semblent s'être donné rendez-vous dans cette église; on a peine à comprendre comment tout ce monde-là va pouvoir

se loger dans l'espèce de soufente vers laquelle il se dirige. C'est son affaire à spectateur à nous, jumeaux du spectacle de cette éblouissante procession, et parmi toutes ces têtes de guerriers, de pages et de bourgeois posés sur leurs larges collettes, comme un fruit sur une assiette; arrêtons-nous à regarder les lignes et élégantes figures de femmes réunies ici à profusion. Il y a là des figures à défrayer dix tableaux; ce qu'on peut reprocher à cette œuvre pleine d'habileté, d'esprit et de coquette rie, c'est l'absence de repos pour l'œil, cet abus de richesse, cette lumière qui miroite de toutes parts empêchant d'aspect.

M. BARON a exposé trois tableaux, celui que nous reproduisons ici est désigné dans le livret sous le nom de *Pupitre de Palestrina*; les lignes sont d'une invention et d'une disposition heureuses; l'exécution est soignée; mais le coloris a une vivacité qui fatigue. En poussant ains à l'extrême l'éclat de ses teintes, le peintre perd un peu de vue et sacrifie le clair-obscur. Ces défauts sont moins sensibles dans les deux autres tableaux du même artiste dont nous parlerons à l'occasion des tableaux de genre.

M. ELMERICH: *La Mere et ses petits*. Cette bonne bête, à poil blanc et à taches jaunes, folâtre avec sa nichée de même couleur qu'elle. Un seul de ses petits cependant est assez éveillé pour répondre à ses jeux. Le plus jeune dort, et l'autre, à la mine alourdie et aux yeux hébétés, regarde, sans trop comprendre ce qui se passe, les ébats de son frère. Il lui suffit pour le moment d'être en vie, d'avoir l'estomac plein et de sentir sur son dos la bonne chaleur du soleil. Ce tableau, d'une couleur un peu pâle et d'une exécution un peu froide, est d'un aspect vrai et harmonieux.



Salon de 1841. — La Mere et ses Petits, tableau, par M. Elmerich.

de lumière qu'on ne comprend pas, à savoir: les clous qui percent les pieds et les gouttes de sang jaillissant du côté. Le terrais est mal assis et sans consistance. A gauche, dans le bas de la toile, deux têtes grossières et une grosse main levée servent à symboliser l'ignorance du peuple juif insultant la cèste victime; à droite, deux centurions à cheval, froidement alignés à un plan inappréciable, semblent par leur immobilité, mais contrastant entre eux par la différence de couleur de leurs chevaux, de leurs étendards et de leurs vêtements, sont les représentants du monde romain et de la

Le groupe fossile.

EPISODE DE LA CONQUÊTE DU PÉROU.

L'histoire des monuments est celle des États, l'histoire d'un homme est souvent celle d'un peuple, et quand les livres sont muets sur les révolutions qui ont bouleversés les empires, des tronçons de colonnes épars çà et là sous les sables amoncelés disent au nimbiste les choses et les époques enveloppées dans la nuit des temps.

Sans nul doute, le quinzième siècle est un de ceux qui ont marqué avec le plus d'éclat leur passage sur cette terre sillonnée par tant de catastrophes, et la conquête des deux Amériques est le plus mémorable événement de ces jours d'audace et de crimes qui nous ont légué tant de noms célèbres et de villes sombres.

L'El Dorado — qui n'était pas encore une fiction — poussa une partie de l'Europe au delà de l'Atlantique; mais les hommes d'acier pour lesquels la mort était une conséquence inévitable de la vie, allèrent chercher autre chose que la jeunesse et la fortune dans le pays des Caïques et des Incas, si dépeuplés aujourd'hui.

Il fallut des périls et de la gloire aux Alphonse d'Albuquerque, aux Alvarez Cabral, aux Gama, aux Diaz de Solis; il en fallut surtout à François Pizarre, cet intrépide aventurier à qui les noms illustres de Christophe Colomb et d'Amérique Vespute arrachaient le sommet; et c'est une magnifique épopée que celle dans laquelle il joua le principal rôle, lui, chef de quelques centaines de bandits indisciplinés, contre des populations innombrables et fanatisées.

Vous connaissez tous cette histoire presque fabuluse qui, un peu de mois dévora ce que l'Amérique possédait d'hommes, d'édifices et de trésors amoncelés; je ne veux pas vous la raconter ici, mais lorsqu'un chaud épisode de cette sauglante lutte vient se placer de lui-même sous la plume de l'écrivain attentif, son devoir est de le recueillir et de le livrer à la méditation de ceux qui tiennent en leurs mains les destinées des royaumes; le passé est prophète de l'avenir, et rien n'est stérile dans l'étude des jours éteints ou des cités usées par le frotement des siècles.

Quel était ce François Pizarre? Vous le savez... Quels étaient ses compagnons d'armes? Vous le savez aussi... Les Incas, vaincus par le glaive, le bronze, les courstiers et les dogues, abandonnèrent alors leurs richesses et leurs capitales.

Peu de mois après la conquête du Pérou par ce Pizarre malheureux, dont l'âme commandait le meurtre avec un sang-froid digne des temps de barbarie, toute antique religion de ces bas peuples équatonaux mourut, et les trésors des Temples furent dispersés par les soldats du spoliateur dans d'épouvantables orgies...

Mais les jeunes vierges que les Couraccas avaient consacrées au Soleil, qu'étaient-elles devenues?... Hélas! la soldatesque de Pizarre vous l'aurait dit alors, et nous, qui avons loupé dans les sanglantes pages de cette guerre impie, nous écrivions, parce que telle est la vérité, que peu d'entre elles échappèrent aux outrages des hommes pervers que leur sanguinaire chef traîna à sa suite.

Parmi celles-ci — la plus belle — si nous en croyons le manuscrit mutilé, en ce moment encore sous nos yeux, — se trouvait Kalida, dont l'Inca lui-même avait voulu faire sa compagne. Au milieu de l'assaut donné au temple sacré qui la dérobaît aux regards profanes des Péruviens, elle tomba au pouvoir d'un jeune officier castillan dont les mœurs douces et honnêtes contrastaient avec celles de ses camarades profanes. Il s'appelait Juan Torrijos; Kalida se précipita à ses genoux pour implorer miséricorde; mais dès qu'elle eut levé les yeux sur son vainqueur, elle remercia et bémé...

On le fit un de ces amours chastes et pieux qui ennobliissent et consolent; on s'aime sans se l'être dit; le frère respectait la sœur, mais la sœur comprenait qu'il pouvait bien y avoir dans le cœur de la femme un autre sentiment que cette sainte amitié qui occupait sa vie sans la remplir.

Je ne m'arrête jamais devant ce groupe fossile que la science seule regarde avec une indifférence studieuse, sans ne sentir des larmes à la paupière; toute une époque se déroule à mes yeux; époque de sang et de sacrilèges, où le monde s'agrandissait, où les mauvaises passions, portées sur les ailes des vents, couraient avec nos navires voyageurs; et lorsque je touche du doigt ces deux éloquentes figures, je cherche l'enfant pulvérisé qui a laissé sur le sein de sa mère une empreinte si dramatique!

La vous encore aux flancs de ces Cordilières neigeuses, qui traversent les Amériques du sud au nord, ces pauvres infortunés poursuivis — comme ils le disent dans leur langage naïf — par les ordres de Pizarre et ceux de l'Inca, son prisonnier. Le premier voulait d'abord Torrijos, dont le bras et l'intelligence avaient été si utiles pour la conquête, sauf à s'emparer plus tard de Kalida elle-même; l'autre demandait grands cris la jeune et belle Péruvienne, dont il aimait le souvenir encore plus qu'il n'aimait la liberté.

Hélas! lisez comme je le fais ces pages éloquentes, dictées par la douleur, le désespoir, et vous pénétrerez des angoisses et des tortures que deux glacières de Quito, après l'incendie de cette capitale.

Un pays inconnu, des plaines désertes, des forêts presque imprégnables, des montagnes arides se trouvant les unes sur les autres et portant jusqu'au ciel leurs fronts dominateurs; ajoutés à ces calamités, ainsi qu'à ces fatales richesses du sol, des torrents infranchissables, des bêtes féroces à combattre ou à éviter, des reptiles dangereux qui venaient parfois partager la couche des doux amants, et vous comprendrez peut-être pourquoi j'ai suivi avec tant d'intérêt mes deux héros... aujourd'hui taillés en pierre, — dont la soif et la faim ont dû si souvent glacer le courage sans atténuer leur amour.

Quito, vous le savez, est autant au-dessus du niveau de la

mer que les plus hautes cimes des Pyrénées, et cependant c'est vers des régions plus aériennes encore que se dirigeaient les deux fugitifs. L'âme s'épure aux courants célestes, et comme les filons dans lesquels on puisait l'or se trouvaient autour des collines, il semblait naturel de croire que les soldats de Pizarre, plus avides encore de richesses que de vengeance, ne graviraient point les Cordilières où les attendaient tant de périls. Torrijos, hélas! n'avait pensé qu'aux hommes; mais les éléments ont voulu les autres, et c'était contre eux-ci principalement qu'il avait désormais à lutter.

Quoique sous la ligne, Quito à ses sommets neigeux, son printemps et son hiver. Torrijos et Kalida s'en aperçurent bientôt, et je vous laisse à penser quelles angoisses ils durent éprouver, lorsque, au milieu de ces ténèbres, ils se virent attirés, sans le vouloir, par un réseau de neige, dont les flocons glacés foudroyaient leurs membres engourdis et dont le large manteau combait les précipices qu'ils côtoyaient... Oh! cette partie de la relation des deux infortunés est empreinte de la fureur la plus délirante; vous devinez que si les caractères qui la rappellent sont espagnols, elle a dû être dictée par une femme... Pauvre Kalida! peut-être avant-elle déjà qu'elle portait dans son sein un gage de son amour, plus fort que le courroux céleste!

Les voix cependant, soutenues l'un par l'autre, prêts à disparaître à chaque pas dans les gouffres profonds qui les entouraient. La tourmente bouillonne à leurs pieds et sur leur tête... le tourbillon capricieux se joue de tous leurs efforts; le courage ne servira qu'à prolonger leur agonie.

« Arrêtons-nous ici, dit Kalida d'une voix à peine entendue, le dernier soupir de l'homme doit être une pensée à son Dieu, le repos seul nous permet de monter jusqu'à lui... Voilà, poursuivit-elle, un rocher surplombé où nous rendrons le dernier soupir... Que nos deux âmes, Torrijos, se confondent dans un même adieu! »

Ils s'assirent sur un bloc de lave dont l'ouragan avait chassé la neige, et là, seuls, abîmés dans les bras l'un de l'autre, ils attendirent leur délivrance, c'est-à-dire la mort.

Tout était blanc autour d'eux; c'était un inconnu funéraire qui se perdait dans un horizon immense et qui semblait vouloir envelopper le monde dans la même catastrophe... Ecoutez, écoutez... un bruit sourd, lugubre, fatal, résonne comme une menace odieuse; vous diriez les flots mugissants d'une mer irritée; c'est un sabbatique concert!

Sont-ce là les voix rauques des pumas, ces lions américains, qui bondissent parfois autour des caravanes aventureuses? Non, ils ne se hasardent guère dans des régions si glacées. Les serpents aussi se taisent aux fureurs des éléments coalisés... Qu'étaient-ce donc que ce roulement presque continu dont le rocher, qui abritait les exilés du monde, disait les derniers sons avec un sinistre gémissement?

C'était l'avalanche qui préparait son œuvre de dévastation; c'était le front de la montagne qui allait combler la vallée... La voilà! la voilà! elle se dresse, criant, ouvre ses flancs, étend ses bras, monte, s'élève, se balance et part...

Le rocher seul lui résista; tout le reste est entraîné, bouleversé dans sa course de géant, arbrés séculaires, nerveuses lianes, blocs balaustaux, oiseaux voyageurs perdus dans l'espace, condors gigantesques trônant au-dessus des nuages, cadavres de quadrupèdes et de reptiles, tout est confondu, mêlé, enveloppé dans le même réseau destructeur, tout est dévoré par les rapides aspirations du terrestre météore. Le chaos recommence, et quand la montagne frémir jusqu'à sa base, Torrijos et Kalida, seuls, attendent le dénouement du drame dans une tranquillité qui surprend si cette avalanche furieuse qui venait d'avoir un nombre de débris la profonde ravine où venaient d'explorer sa rage; nous écouterons à cet égard les plus véridiques explorateurs de ces contrées, sur lesquelles la puissance divine a répandu ses plus magnifiques richesses et ses plus désolantes pauvretés... Suivons, quant à présent, nos amoureux devant les hommes, nos époux devant Dieu, et voyons si, après tant de courses et de périls, ils ne découvriront pas un bonjour indien, une famille nomade, qui leur donneront un gîte, du soleil, quelques fruits et des consolations.

« Que mon amour t'est fatal! disait Torrijos à sa douce et couraçue compagne, dont il voyait les pieds nus déchirés par les aspérités du chemin; n'est-ce pas que tu le maudis, ô Kalida de mon âme!... Dis, ange consolateur de toute infortune, dis sans crainte à celui qui ne veut pas de la vie sans toi, que tu avais plus espéré que de la tendresse; dis-lui que le repentir s'est glissé dans ton cœur, et à l'instant même mon corps mutilé roulera jusqu'au fond de cet abîme immense. »

Kalida, pour toute réponse, jeta sur Torrijos un de ces regards baignés de larmes, qui sont un reproche et une consolation à la fois; un brûlant baiser fut le gage d'une paix éternelle... Aussi, leur énergie renaissait-elle à chaque obstacle que se dressait devant eux; et telle était l'hydroïque résolution des fugitifs, que leurs vœux pouvaient appeler les barrières les plus formidables afin de trouver au destin que leur amour était plus fort à mesurer qu'elles se dressaient devant eux...

Oh! voyez le ciel qui leur sourit, voyez le soleil qui les réchauffe, un paysage qui les ravive à l'espérance, une de ces fraîches et riantes oasis que la main du Tout-Puissant a prescrites toujours jetés au milieu des sites abrupts et sauvages qui épouvantent même les bêtes féroces promptes à les furer. C'est un valon délicieux où glisse une joyeuse nappes d'eau servant de miroir à des arbres où l'ourliant, dont le suave parfum vient consoler le piéton égaré dans ces immenses solitudes; des vœux nombreux d'oiseaux brillants de mille couleurs se jettent à travers l'épaisse chevelure des colosses végétaux en poussant à l'air un concert de voix, de cris et de soupirs, qui vous émeut, vous étonne et vous charme à la fois... Là, point de serpents enroulés parmi les fleurs, point de jaguars lauves à la robe tachetée de noir, à la langue raboteuse, aux ongles aigus, à la prunelle de flamme, aux mouvements si rapides et si souples que vous feriez bien de

les appeler les reptiles des quadrupèdes; et, comme si le créateur de toutes les choses avait voulu dire à l'homme des forêts ou à celui des cités: Arrête-toi là!... les collines échelonnées qui entourent le ravissant *elorado* s'élevaient les cimes les plus élevées de porter jusqu'à leur dernière assise un seul débris des ravages périodiques dont les effrayantes et éternelles avalanches semblent se glorifier.

En présence d'un paradis terrestre aussi imprévu, Torrijos et Kalida tombèrent à genoux et firent montre jusqu'au front de Jehovah leurs plus ferventes actions de grâces « Je remercie ton Dieu, dit Kalida; lui seul peut jeter à nos pieds tant de richesses et de joies dans nos cœurs.

— Remercions-le pour deux, lui répondit Torrijos. — Pour trois, ajouta vivement Kalida, les paupières humides de larmes.

— Puisse-t-il lui accorder d'heureux jours!

— Prieons-le... Torrijos, nous l'appellerons Juan, notre fils, puisque c'est là ton nom... puis-que tu as une patrie et que je n'en ai plus!

— Cela eût-il possible? demanda l'Espagnol à la Péruvienne, dont il avait repris le bras avec un amour fraternel; oh! mais alors, à toi ma patrie, à toi mon ciel, à toi mon Dieu, car, il a créé le tien, ce large soleil qui féconde par son ordre lant de richesses épanouies devant nous... Viens, Kalida; ici désormais est notre patrie; ici est le bonheur; ici le premier rejeton de la famille de Torrijos et de Kalida.

Sous un ciel toujours bleu, sur un sol toujours jeune et fort, que faut-il à l'homme d'une douce compagne suit les pas et partage les sentiments?... De l'eau, quelques luis, la santé, un regard, cette puissance éternelle qui donne du cœur au plus timide, une espérance au condamné...

Torrijos était donc heureux dans cette riante vallée dont il décrit l'opulence en termes si poétiques; il l'était doucement, car il lisait à son réveil un sourire consolateur sur les lèvres entr'ouvertes de Kalida, qui allait bientôt devenir mère.

« Ainsi se forment les colonies, lui disait la belle Péruvienne de sa voix la plus persuasive; d'abord un, puis deux, puis trois; puis, le hasard pousse jusqu'au désert un voyageur égaré... On lui tend la main, on l'accueille, on le garde, et la famille a besoin d'un champ plus vaste, d'une cabane plus spacieuse, d'une natte plus large.

— Est-ce que la solitude et la fatigue? lui demanda tristement l'Espagnol.

— Non, mon ami; mais l'avenir doit nous occuper un peu; tu vas être père, Torrijos; ton fils aura une âme comme ton âme... Je donnerai la mienne à ma fille, car il n'est pas vrai que nos pensées soient dans la tête.

— Que tu es noble, ô mon ange consolateur!... Eh bien! s'aurait-ce que ce qui m'inspire ta sage prévoyance?

— Parle, ami; ta parole est douce alors même qu'elle gronde; je gage que tu vas avoir raison contre moi qui prends toujours le donner tort.

— Ecoute; nous sommes si heureux ici, loin des Couraccas, surtout loin des Espagnols, mes sanguinaires compatriotes, que l'idée de fouiller au delà du cirque de lave qui nous emprisonne ne m'est point encore venue... Peut-être sommes-nous voisins de quelques-unes de ces bourgades fortunées dont nous parlent les vieilles traditions de nos pays; peut-être aussi vivons-nous au milieu d'un monde habité... Vous savez que je grave ces arbres audacieux qui nous dominent et que mon œil sonde les profondeurs des vallées qui les séparent?... Le bonheur pur n'est point égoïste, et s'il est vrai que des hommes ou des populations se meuvent près d'ici, je crois qu'il serait humain de leur dire que notre pays à nous est riche, que nos fruits sont savoureux, nos eaux toujours fraîches et limpides, et notre empire assez vaste pour une partie de ceux qui souffrent... Le veux-tu, Kalida?

— Ta proposition est un reproche, répondait la jeune indienne en présentant une main petite et moite à son époux inquiet, mais je l'accepte sans bouderie; seulement, si tu pars, si tu t'éloignes, je pars avec toi, je ne te quitte pas; tes fatigues doivent être les miennes, tes périls seront les miens...

— Et ton enfant? s'écriait Torrijos alarmé; ici nous avons des fleurs toujours brillantes, du gazou toujours vert, des arbres toujours vigoureux et protecteurs... Il ne faut point de tombe, et, tu le vois, ô ma divine compagne, ton dernier soupir sera le mien. »

Le cirque était encore estompé dans le crépuscule, mais les cimes des monts se violaient aux premiers rayons du soleil, les oiseaux voltigeaient à travers le feuillage, et les papillons dispersés leur disputaient joyeusement l'empire de l'air... Un homme jeune et fort, une femme forte et jeune comme lui, escaladaient les rampes de cette partie des Andes américaines, si peu étudiées encore. Ils ne se parlaient pas, et cependant chacun d'eux avait dans sa tête de sinistres pensées; vous enregistrez deux coupables marchant vers leurs juges... S'ils avaient prononcé un seul mot, ils seraient, à coup sûr, revenus sur leurs pas; mais comme le silence pouvait dire un espoir aux yeux de l'autre, ils poursuivirent leur marche pénible à travers les sentiers naturels que la lave avait éreusés dans la montagne et qui indiquaient pour ainsi dire l'époque des éruptions qui l'avaient vu naître.

Cependant les forces trahissaient le courage de la jeune Péruvienne, dont le long fardeau paralysait la marche; aussi, à peine eut-elle atteint la première arête de la colline elle demanda un moment de repos; ce moment fut aussi celui de la méditation et des tendres reproches.

— Ah! nous n'aurions pas dû quitter l'asile fortuné pour une espérance qui peut être un malheur, pensait Torrijos; les vras amis sont rares sur cette terre de désenchantement, et quoique l'œil soit citoyen de l'univers, il ne se fixe guère que sur l'égoïsme ou sur l'intérêt...

— N'est-ce pas, dit Kalida, le comble appuyé sur les genoux de son noble compagnon et en plongeant un pieux

regard dans le regard de l'Espagnol, n'est-ce pas, mon ami, qu'il y a loin encore d'ici à la grande vallée que nous voulons atteindre ?

— Assez, répondit Torrijos, qui avait compris le sens de cette question, — pour que je renonce presque à mon projet.

— Tu n'iras pas plus loin. Juan, ou bien, nous pourrions ensemble la route; te quitter une heure, une seconde, est au-dessus de mon énergie, et je comprends que j'ai de puissance qu'après de toi... Les haines des hommes s'éteignent; rien n'est éternel ici-bas que notre amour. Oui, mon Juan, nous veillerons sur notre enfant bien-aimé, et le jour ou nous dirons notre dernier adieu à la vie, nous indiquerons du doigt à notre fils, à notre fille, la route que nous avons prise pour arriver de Quito jusqu'ici... Le pauvre enfant plantera une croix sur notre unique tombeau; puis, en lui montrant aux Espagnols ou aux Couraques, le leur racontera nos malheurs avec une éloquence filiale si persuasive, qu'on lui pardonnera sa naissance et ses pleurs.

— Quel triste avenir je t'ai ouvert, ô ma noble compagne! s'écriait Torrijos en se frappant le front avec violence; pardonne, amie, pardonne à mon amour, qui n'a d'abord vu que lui dans sa première rêverie... Tu m'as appris, femme, que la vie de celui qui aime est tout entière dans le destin qui est aimé... Une seule pensée de toi vaut toutes celles que le ciel jette dans ma tête, dans mon cœur, et si jamais...

— Tais-toi, tais-toi disait la Péruvienne en se redressant à demi; n'as-tu pas entendu près de nous un soupir, une plainte ?

— Je le crois, je le crains...

— Tu vois donc bien que tout être vivant est notre ennemi, puisque nous en avons peut ?

— Je n'ai peur que pour toi, mon amour.

— Est-ce que nous sommes deux depuis que nous nous connaissons? poursuivit Kalida qui se reconnaissait épouse et mère à la fois... Un danger nous menace, je le vois; allons à lui, Torrijos; allons-y de front, serrés l'un contre l'autre. Viens, viens...

Un immense rocher, dans les anfractuosités duquel grimpaient de vireuses lianes semblables à des serpents assoupis, séparait nos amoureux de l'endroit où ils supposaient que le bruit était parti: le poignard à la main, il avançait avec précaution, à petits pas, courbés, l'œil inquiet, l'oreille attentive...

C'était un jaguar accroupi près de sa compagne morte !

Kalida tomba en genou à terre et pâlit... Elle allait être mère: la surprise, l'effroi, venaient de lier l'heure de sa délivrance; mais, courageuse pour elle, tremblante pour son enfant, elle résistait à la douleur, elle ne poussait aucune plainte; tandis que Torrijos, qui n'osait l'interroger, la soutenait de son bras gauche, il suivait d'un regard menaçant le regard implorateur du jaguar, couché sur le cadavre de sa compagne.

Si le tigre royal à sa tendresse, le jaguar d'Amérique à la sienne aussi, et la quadrupède vivant, mourant presque de faim, n'avait pas voulu aller chercher au loin des vivres qu'il ne pouvait plus partager avec la fidèle compagne de ses dévastations. Il attendait la mort, et devant lui, à quelques pas, un enfant recevait la vie !

— Que faire pourtant ?

Le soleil avait parcouru la moitié de sa course; Kalida, presque sans force, se soutenait à peine, et le jaguar à l'instinct si fatal pouvait se réveiller tôt ou tard, ne parvenait aucune incision à l'Espagnol.

« Non bouge pas, dit-il à la Péruvienne; nous sommes trop de quatre dans ce désert sauvage, laisse-moi me débarrasser du tigre; je suis assez fort pour le porter toi et ton fils jusqu'à notre cabane fortunée; ne bouge pas... »

Et il avançait le poignard d'une main et le pistolet de l'autre.

« Le sensible demandeur grâce, dit Kalida d'une voix à peine entendue; ne le tue pas, il souffre... et puis, si tu succombes, la mère et le fils mourront sans sépulture... »

Torrijos aspirait déjà l'insensible tigre du jaguar; quatre pas les séparait à peine. Il vise; il va faire partir la détonation... La bête féroce se couche et attend... L'Espagnol baisse son arme; son œil se va la blessure qui a étendu froide morte la tennelle du jaguar, encore fumante; c'est la trace profonde d'une hâte... donc, les compagnons de Pizarro n'étaient pas loin de là; donc, le silence et l'isolement pouvaient seuls sauver Torrijos et Kalida, et leur permettre de revenir sur leurs pas.

« Du courage, dit-il, du courage, amie; le jaguar n'est pas notre plus redoutable ennemi en ce moment; du courage, noble fille des Incas, ou nous tombons sous les coups de nos oppresseurs... »

« Il fallait s'éloigner de ce clameur de bataille qui allait devenir peut-être un champ de mort. Torrijos prit la jeune Péruvienne dans ses bras et suivit à pas lents le sentier qu'ils avaient parcouru le matin; mais l'énergie de l'homme est mesurée! l'infortuné se vit contraint de s'arrêter à peu de distance du jaguar abandonné; il lit de son manteau une couche à Kalida, qui couvrait son fils de ses bras et de sa tendresse, et attendit que la nuit éteinte du tropique passât sur lui pour regagner la rianta vallée.

La fatigue l'assoupit; sa compagne dormait à ses côtés... A leur réveil, ils étaient quatre sous la roche protectrice. Sembable à un drapeau approuvé, le jaguar reconnaissait avant lui l'Espagnol, et était venu se tromber en ouvrant les yeux.

« Tu le vois, dit Kalida sans se troubler en ouvrant les yeux, la générosité donne des amis; ce tigre de nos contrées n'a plus ni griffes ni dents contre nous, il a un cœur... Levois-nous, et s'il nous accompagne, qu'il soit le bienvenu... »

Les deux pauvres exilés se remirent en marche; le jaguar les suivit comme un chien docile. Ils venaient à peine de tourner un coin de leur dernier gîte, que le fougueux quadrupède bondit et rugit à la fois... Il gratta la terre, agita violemment sa queue, poussa de lugubres rauquements et promène sa langue raboteuse et rouge sur les

soies aigues de ses lèvres frémissamment contractées; ses yeux, nageant étincelants et froids, lancent de vives étincelles et semblent demander un ennemi à mâcher. Torrijos se mit en mesure de l'abattre.

— Arrête encore, lui dit Kalida, ce n'est pas contre nous que le jaguar veut tourner sa rage; cette rage est une protection... regarde, regarde, nous sommes poursuivis.

Un bruit sourd et prolongé, pareil à la voix d'une cataracte lointaine, arriva jusqu'aux deux fugitifs. Torrijos, sans s'apercevoir davantage à la colère réveillée du jaguar, s'élança vers un monticule d'où il planait sur l'espace.

« Les voilà, s'écria-t-il, les voilà! ce sont les Espagnols, nos ennemis, ils se dispersent... ils nous ont vus; ils ont vu le tigre... ils laisseront le tigre pour nous... Viens, Kalida, ne leur donnons point la joie de notre mort; je les connais, la tuure tu les précède.

— Aux yeux de mon Dieu comme aux yeux du tien, le suicide est un crime, dit la Péruvienne d'une voix soumise; la torture, c'est le martyre, et le martyre donne le ciel.

— Eh bien! soit, poursuivit Torrijos en précipitant autant que possible la marche de sa malheureuse compagne... Cherchons un asile où nos ennemis ne puissent nous atteindre; gravissons la cime la plus escarpée des assises qui nous dominent; peut-être nos deux divinités réunies nous arracheront-elles au danger qui nous environne... »

Kalida suivit Torrijos, et comme si Dieu les avait entendus, ils découvrirent près d'eux, sur leur tête, l'ouverture d'une grotte où, selon toutes les prévisions, on ne viendrait pas les chercher...

Hélas! qui peut sonder les décrets de l'éternel !

De son côté, le jaguar attendit l'abandonnant point son poste et suivait de sa jaune prunelle les mouvements des Espagnols arrivés déjà auprès du quadrupède frappé par eux. Une balle siffla et s'aplatit sur le roc qui sert de renfort à la nouvelle demeure de Torrijos et de Kalida. Toute résistance est impossible: ils lèvent les yeux au ciel, et se glissent courbés dans la grotte mystérieuse.

De nouveaux coups de fusil se font entendre; l'ennemi n'est pas loin, le jaguar l'attend...

Tandis qu'une troupe de cavaliers cherche au fond de la vallée un commode passage pour les coursiers peu façonnés aux ascensions difficiles, quelques bestes pieuses escaladent les rochers aigus de la montagne et arrivent près de la bête féroce. Ce que le tigre n'aurait pas fait pour lui, il le fait pour ceux qui l'ont protégé. Sans calculer l'imminence du péril, sans compter le nombre des ennemis qu'il doit combattre, il s'élança sur les plus téméraires des Espagnols, et roule avec lui sur un gazon mêlé de rochers... Voici un adversaire de moins; une pression de mâchoire lui a brisé le crâne, et comme l'odeur du sang excite le quadrupède, il part de nouveau et se trouve en présence de deux autres tuis pour le combat: une balle siffla... l'épauule du jaguar est entamée... le chasseur est abattu à son tour; et quand un quatrième combattant se présente, le troisième ne peut plus lui être utile, son corps n'a plus de mouvement, et son sang coule par vingt larges blessures... La bête furieuse couve de sa prunelle avanie un Espagnol qui avait jusque-là guidé la marche des vainqueurs; l'animal va bondir pour la troisième fois, mais une nouvelle balle le frappe au cou et l'abat... Il rugit, il s'agitte convulsivement, il tente un dernier effort pour la vengeance... ses muscles se distendent, il chemine à reculons et va, non pas par instinct, mais par gratitude, se poser encore en sentinelle perdue devant la grotte de Torrijos et de Kalida... Il expire !

Les Espagnols l'ont suivi... Nul de leurs ennemis ne pourra leur échapper désormais; les pieds des deux fugitifs ont laissé des traces sur le sol humide... ils sont là!... et si leur énergie les y tient captifs, les siècles passeront peut-être sur eux sans qu'on retrouve leurs ossements blanchis.

« Nous vous avons suivis, s'écrie un des soldats de sa voix retentissante; Pizarro vous fera grâce: venez, ou vous ne reverrez plus la lumière. »

Le silence répondit seul à la menace de l'Espagnol, qui la répète encore une fois; et bientôt, comme la nuit avançait, comme le sommet des plus hautes montagnes recevait à peine les obliques rayons du soleil couchant, comme le site qu'ils avaient gravi ne pouvait être atteint par les cavaliers, des que leur vengeance était satisfaite, les Espagnols, dociles aux ordres rigoureux de leurs chefs, firent rouler devant l'orifice de la grotte quelques fragments de rochers, qu'ils pressaient avec de violents efforts, et dont les prisonniers étaient impuissants à se dégager.

« Voici votre tombe, dit une voix solennelle.

— Nous acceptons notre tombe, répondit une voix lugubre.

Et tout redevenit silencieux sur la montagne, les pas des coursiers, la menace des Espagnols, le plaintif rauquement du tigre, le dernier soupir des captifs.

Aujourd'hui, quand l'homme d'étude visite ces contrées désertes, il voit avec une profonde stupefaction, sur les flancs du Capaio, des rochers solides, dessinant, comme le ciseau du statuaire, des têtes, des bras, des croupes, des torsos, les uns à côté des autres; puis, çà et là, des formes humaines blotties et couchées sur le sol, si habillées à ces sphinx solitaires que la science découvre encore dans les sables, près des ruines de Memphis à la tombe.

Et maintenant, armez-vous de courage, ou plutôt faites-vous soldat de l'armée de Pizarro, si vous voulez voir sans étonnement, ici, près de vous, dans le curieux cabinet d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle, conté aux vus si éclairés de M. Laurillard, le groupe si dramatique que je vous montre de moi.

Un homme, une femme, jaunes comme du parchemin moisi, affaiblis sur eux-mêmes, celui-là les deux coudes sur ses genoux, la tête dans les deux mains; celle-là, tout l'opuleux et noire chevelure traîne sur le sol en flots pressés, avançant les deux bras pour protéger un enfant dont les chairs trop tendres n'ont pu résister au frotement des siècles.

elles, mais qui a laissé ses traces sur les flancs amaigris de la malheureuse mère...

Que de douleurs sur ces deux figures sans mouvement!... C'est la faim, c'est la soif, c'est la torture de l'impuissance pour le soulagement de l'objet bien-aimé, pour celui de l'autre amour; c'est le désespoir comprimé, c'est l'hérédité du dévouement, c'est la tendresse maternelle dans ce qu'elle a de plus saint, le martyre dans ce qu'elle a de plus céleste... Les dents sont belles, éclatantes... il y avait la de la jeunesse; les muscles sont bien dessinés, bien tendus... il y avait la de la force et une nature d'élite.

Posez votre doigt sur le sein de cette fille des Incas, touchez de votre main cette large poitrine espagnole; là-dessous ont battu, il y a deux cents ans, des cœurs énergiques dont les neiges amoncelées du Capaio purent seules arrêter les battements.

Paix à l'œuvre! paix à Kalida!...

Une Boite en fer-blanc, un papier chinois, des phrases noyées, coupées, mutilées, écrites tantôt avec de l'encre et une plume, tantôt avec un pinceau et de la sanguine... voilà les précieux documents où nous avons pu lire le récit qu'on vient de lire... Les deux héros du drame, les voilà! ils ont voulu vivre et mourir de la même vie et de la même mort... Dieu a fait ce que Pizarro a voulu faire !

Dieu et Satan se sont trouvés d'accord cette fois...

FÉLIX BOUVILLE.

Les foyers des acteurs des théâtres de Paris.

(Voir tome VIII, pages 68, 101, 171 et 268.)

VI.

LE FOYER DES ACTEURS DU THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Quelle histoire que celle-là ! J'entends l'histoire du vaudeville en France, et non pas celle de son théâtre, et encore moins celle de son foyer. Fort heureusement nous sommes dispensés de descendre dans ces catacombes; d'ailleurs, cette marche à reculons nous mènerait trop loin; qui ne sait que, nonobstant ce titre d'invité malin qu'il s'attribue obstinément, le vaudeville est un vrai Grégoire et le doyen de la comédie ? Il en est de la date de sa naissance ainsi que de l'origine des dynasties de l'Indo-Chine, l'une et l'autre se sont noyées dans l'abîme des temps. D'où le vaudeville nous est-il venu et quel fut son berceau? le chariot de Thésus ou la tonnelle des troubadours et des trouvères? Question oiseuse. Dieu merci, notre tâche n'est ni érudite ni savante; elle ne nous impose pas l'obligation de rechercher dans le vaste herbier du passé et d'y étiqueter les fleurs de cette *anthologie* luxuriante qu'on a appelée la *chanson*. Cette frêle des âges éteriques, sourd des amants ou des poètes, cri de guerre ou chant d'amour, la *chanson* n'a plus rien de commun avec le vaudeville. Il n'est plus possible de confondre le petit poème primitif, poème populaire, écho ou reflet des sentiments les plus élevés, les meilleurs et les plus beaux, avec cette soi-disant comédie, tantôt agressive en pointes ou barbouillée de lazzi, et tantôt *madrigalique*, qui a pris droit de cité chez nous sous le nom de vaudeville. Que si néanmoins il fallait rattacher ce rameau égaré de la comédie d'ariettes à quelque souche lyrique, c'est du *pot-pourri* qu'elle nous semblerait assez directement dériver. Le vaudeville moderne est né en pleine foire; c'est un fils aimé du flonflon et de la gaudriole, qui, longtemps, n'eût pas d'autre asile que l'échoppe de la farce italienne; sous le masque légèrement prétentieux et masqué qu'il montre aujourd'hui, on peut encore saisir quelque trace de son ancienne physionomie égrillardes. En outre, le *Cherelier à la mode*, de Dancourt, est en partie des versuiclets qu'il a composés : « On en a fait des pièces de théâtre, et en moins de deux heures ils sont devenus *vaudevilles*. »

Voici donc cette double origine bien constatée. Quant à la destinée de la comédie-vaudeville et à la vogue qu'elle eut au siècle dernier, n'ajoutons pas reprendre un exposé qu'on a pu lire partout; les noms de ses principaux auteurs ne sont pas, dès cette époque, une suffisante indication des métamorphoses que le vaudeville a subies ? Son mérite, c'est qu'il fut toujours actuel; aussi ce qu'il obtint dans tous les temps, ce fut bien moins un succès de peinture que de cadre: le sien se prête à tout, la satire, le burlesque, l'argot, la comédie, la parodie; il a pris tous les visages et tous les langages, et tous les manteaux lui vont. Si l'on peut définir le théâtre : « le salon de tout le monde, » assurément cela doit s'entendre surtout des scènes où se joue le vaudeville.

Le théâtre de la Bourse, situé naguère encore rue de Chartres, est le plus ancien théâtre de vaudeville de la capitale. Son ouverture suivit de près la publication du décret de l'Assemblée nationale qui proclamait la liberté des théâtres (janvier 1792). Ce d'hommes et d'événements il a chassés depuis cinquante-cinq ans ! Aussi, plus que tout autre, il s'est accommodé au complet et à la politique de circonstance; et l'habit du malin enfant ressemble beaucoup à l'habit d'Arlequin, un mélange de toutes pièces et un composé de toutes les ligatures. Cependant, si il fallait en croire un moderne chroniqueur (Brazier), le Vaudeville aurait eu à soutenir de vives luttes contre l'autorité pendant la période révolutionnaire, et Scapin ou Janot croissent plus d'une fois le fer et la lance avec le comité de salut public, de même que Jérôme devait avoir plus tard maille à partir avec la puissance impériale; si bien que les directeurs du Vaudeville, Ralet et Barré, ces deux du rire dans un temps où l'on ne traitait plus guère, furent jetés, pour un mot travesti, dans les oubliettes de la Conciergerie, d'où ils ne sortirent qu'après une profession de foi *sans-culotte*. C'était le temps des persécutions et aussi des variantes les plus bizarres; le mot *roi* était rayé de tous les répertoires, et, par exemple, le

charbonnier de la Belle Arsène chantait à tue-tête et sur invitation spéciale des triumvirs :

Dans ma cabane je suis loi.

L'empire vint à son tour, et fut une époque plus florissante pour le Vaudeville, de même que pour la France ; aussi les vaudevillistes frappèrent-ils à l'envi leurs pièces à l'effigie du souverain ; tous les grands hommes de l'histoire militaire, Turenne, Condé, Frédéric, Catinat, débillèrent sur la scène avec accompagnement de lous-lous. Il arriva pourtant un beau jour que la censure découvrit dans ce grand concerto d'éloges une note fautive et criarde : c'était au sujet des Deux Edmond, ou plutôt de leur valet Dubois. Il fallut chercher un autre nom, le censeur ayant écrit naïvement en marge du manuscrit : « Lorsque je vois le nom de Dubois appliqué à un valet intrigant et fripon, j'ai grand soin de le faire disparaître par respect pour M. le préfet de police » (lequel, comme on sait, s'appelait Dubois). L'époque du vaudeville apologetic fut également celle des parodies et des acteurs caricaturistes. Rosières, Laporte, Vertpré, Joly, mesdames Minette et Rivière, telle était alors la plus joyeuse moitié de cette troupe ; l'autre moitié, vouée au sentiment et au madrigal faisait cortège à la fainéante Fanchon la vieilleuse, madame Belmont. Alors la parodie ne respectait que la gloire, elle faisait de tout le reste un texte impénétrable à moqueries. Il lui arrivait surtout de parodier la parodie elle-même, c'est-à-dire la littérature contemporaine, celle que nous appelons main-

tenant la littérature de l'empire. Il n'est pas nécessaire de recourir aux mémoires du temps pour s'assurer que de 1805 à 1814 la troupe du Vaudeville fournit une brillante campagne. L'éloquent bulletin de ses victoires subsiste encore : c'est le taux de ses recettes. Les théâtres n'étaient pas encore en butte à cette fièvre d'innovations qui les travaille ; le Vaudeville ne sortait pas de sa sphère sous prétexte de l'agrandir, et on ne tendait pas à se ruiner par esprit de concurrence. Il avait tout à fait rompu cette chaîne de traditions ronflantes qui le rattachait à la musette de l'opéra-comique. Ses amoureaux, contentes de leur moisson de myrtes, n'ambitionnaient nullement le laurier des prima donna. Une seule fois, dans ces temps recueillis, le théâtre du Vaudeville se sentit piqué de la tarantule, et se mit à battre un entrechat ; il voulait donner à ses habitués un avant-goût de ces cachuchas, qui sont devenues les délices de notre génération :

Le Vaudeville va danser,
Et l'Opéra s'en épouvente ;
C'est chose facile à penser,

L'enfant danse aussi bien qu'il chante.

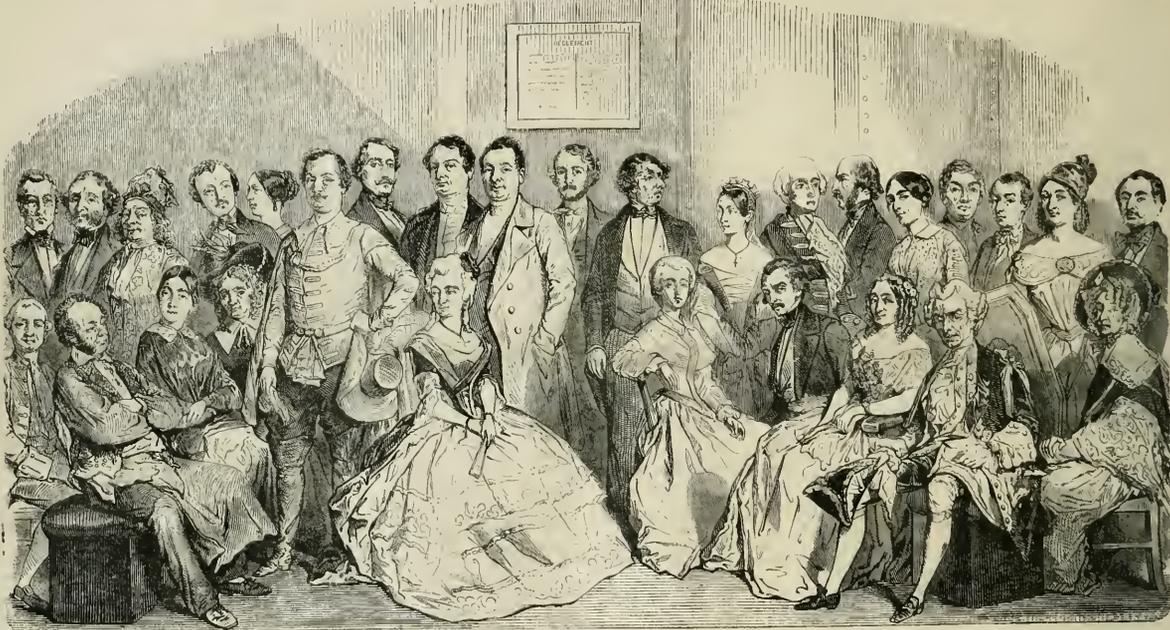
Ainsi s'exprimait Gavottino dans la pièce oubliée du Procès de Fandango. Mais le Vaudeville s'abusait étrangement sur son mérite ; il rêvait une conquête impossible. Mieux avisé, il reconnut bientôt qu'il serait toujours plus fort sur le cabalot que sur la danse.

A l'époque de la restauration, de même que sous le régime actuel, on distingue trois ou quatre variétés de vaude-

villes ; il y a fusion et confusion de genres, de talents et de comiques : c'est ainsi que la population de ce foyer devient fort mêlée. Si le vaudeville militaire tient bon d'abord, la satire change bientôt d'objet, grâce à l'envahissement de plus en plus flagrant de la politique, en même temps le rire se raffine, malgré les efforts de Desaugiers et de ses suivants. On veut gagner en intérêt ce que l'on perd en gaieté ; la chanson est sacrifiée au dialogue ; c'est aussi le temps où le vaudeville fourne à l'électisme ; il a mis le nez dans les peuplades étrangères ; les charpentiers dramatiques ont remplacé les chansonniers ; le non-flon est décidément réproché, on cherche et l'on trouve sans peine une comédie mieux intriguée, plus romanesque et plus séillante. Depuis la révolution de juillet sur tout, nous voilà bien loin de ce vaudeville fondé par le chansonnier Barré. L'esprit de Desaugiers s'en est tout à fait retiré ; l'école S ribe rigole ailleurs. La comédie à paillettes et en talons rouges qu'un directeur académicien tenta naguère d'y acclimater, a fait son temps ; la direction actuelle, plus intelligente, s'est inaugurée par une restauration, celle de l'Arnalade, genre nouveau, cadre ouvert aux fantaisies de notre plus grand Fantasio comique ; seulement il ne faudrait pas que ce genre devint exclusif au Vaudeville ; Arnal y est le premier par droit de conquête et par droit de naissance ; mais il ne saurait dire aussi exactement que Louis XIV : « L'Etat, c'est-à-dire le théâtre du Vaudeville, c'est moi. »

Il en est d'Arnal comme de toutes les célébrités dramati-

LE FOYER DES ACTEURS DU THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.



Hallard, Lecière, Mlle Ozy, Mme Lecomte, Félix, Mlle Albert, Bardou, Madame Doche, Bernard-Léon, Perron, D. sbirols, Hypolyte, Mademoiselle Doche, Arnal, Mlle Lorry, Richard, Mmes. Madame Thénard, Arnal, Madame Castellan, Madame Guillemin, Mlle Juliette, Minstard, Camade, Mlle Berthault, Gocé, Sorel, Tétard.

ques, la chronique ne s'est pas contentée de prendre sa silhouette à la scène, elle a voulu le voir en déshabillé, et, dans cet examen, le caractère de l'acteur a payé la rancune de son talent. On lui a reproché toutes sortes d'enfautillages ; par exemple, un beau soir, dans je ne sais quelle bourgade de Picardie, Arnal se vit accueilli défavorablement, parce que l'acteur chargé des rôles de son emploi portait un toupet élastique, dont les soubresauts amusaient beaucoup le public picard. On sut mauvais gré au comédien de Paris d'ignorer cette tradition locale, et Arnal se retira, jurant bien qu'on ne l'y prendrait plus. Une autre fois, au Vaudeville, dans un rôle de conscript, et au moment d'entrer en scène, l'ustensillier ne se trouve pas à son poste, et Arnal est contraint de jouer sans badine, son jeu s'en ressentit. Ses camarades ont un diction pour indiquer ces lumes et ces éclipses : « Arnal a perdu son bâton. » Si ces peccadilles avaient besoin d'excuse, nous dirions volontiers avec un spirituel écrivain : « C'est à tort qu'on a accusé le cœur d'Arnal des bontés qu'il attristait parfois son commerce usuel ; il n'est pas malveillant, il est fantasque ; ses inquiétudes et son agitation ne sont que des transports de bizarrerie. » Quant à nous, nous ne bédonnerons jamais Arnal pour un fâcheux. On dit encore (que ne dit-on pas ?) qu'Arnal est monsieur difficile en fait de pièces et de rôles, et que son engagement est tout brisé d'exigences et de restrictions ; mais que nous importe l'ouvers de la tapisserie, la critique ainsi que le public ne doit ici la regarder que par son beau côté, et qui sait ? les exigences tant reprochées à cet excellent comédien ne sont peut-être que celles de l'homme de goût, aussi soigneux des plaisirs du public que de la renommée de son talent. Dieu nous

garde, comme tant d'autres, d'apprécier ce talent ; il est inappréciable. Arnal n'a point d'ancêtres comiques, et probablement il ne laissera pas de descendance. C'est un comédien individuel et sui generis, comme disent les faiseurs de catégories. Il est pourtant beaucoup moins fantasque et aventureux qu'on se plaît à le dire. Ce n'est point, tant s'en faut, l'acteur sans gêne et qui s'abandonne au hasard. Nous ne connaissons pas de verve moins spontanée : c'est un soin extrême des détails, une étude patiente, un labeur intelligent ; son jeu est plein de curiosités exquises et conquises, tout est prémédité, ciselé, sculpté, il a la précision et la fini des Flamands : c'est le Téniers du Vaudeville.

L'acteur anglais Matthews, auquel on pourrait comparer notre Arnal, disait de soi-même : « Le ciel, ne pouvant me faire beau, m'a fait comique. » Plus avare encore pour Arnal, le ciel ne l'avait pas même fait comique ; mais il l'est devenu à force d'études, de soins, de travail et d'observation. Boileau appelait le théâtre du Vaudeville de son temps (la Comédie-Italienne) un grenier à sel. On croirait volontiers que, sur la scène qu'il remplit, Arnal en ardoit le monopole, s'il ne se trouvait à ses côtés un élève suffisamment doué pour lui disputer parfois le sceptre du rire : c'est l'excellent Bardou, le B-a-u-souillet du Frère de Pirou, le Gauthier des Mémoires du Diable, le Gascon de Passe-Minuit, le Greu-chet des Petites Misères. Dans une sphère plus ouverte à la caricature qu'à la comédie, on distingue encore MM. Leclé et Anant, deux plaisants-frères de la tribu comique dont M. Félix figure assez bien le Benjamin ; Félix a remplacé Lafont et tend à le faire oublier, s'il ne possède pas précisément l'élégance et la légèreté spirituelle de son prédécesseur, cet art se recom-

mandé par d'autres mérites, la finesse, la chaleur, une excellente tenue.

Arrivons à la plus belle moitié de la troupe, qui n'est pas la meilleure moitié au point de vue dramatique. Autrefois le Vaudeville était célèbre par ses bonnes actrices ; s'il brille présentement, c'est par ses jolies femmes. Il n'a fait que changer de spécialité. Le Vaudeville ne possède pas comme le Gymnase une Rose Chéri ni une Désirée ; il n'a pas dans son personnel féminin la monnaie d'une Déjazet, ni même l'équivalent d'une Scrinwneck. Mais sa duëgne, madame Guillemin (puisque duëgne il y a), est la meilleure des scènes secondaires ; et quelle pépinière de charmantes femmes ! voyez les beaux yeux, les pignants sourires, les fins courages ! la jeunesse et la beauté, n'est-ce point là vraiment le plus beau partage pour une femme ? Ensuite, si peu qu'elle soit comédienne, on s'en contente, cela suffit ; vous avez les fleurs du printemps, pourquoi donc pander la récolte et l'épi plein et mûr de l'été ? N'exigez pas tous les genres de talent de tous les genres de beauté. Vous avez la beauté anglaise, madame Doche ; l'italienne, mademoiselle Figeac ; l'espagnole, mademoiselle Nathalie ; charmant trinitivrat féminin qui se partage l'empire ; à toi le chant, à toi le trait, à toi l'esprit ; à toutes la grâce, la séduction des manières, l'éclat et la beauté. Voici cependant une fâcheuse nouvelle ; il faut retrancher trois portraits dans cette galerie du Vaudeville, et rayer trois noms dans ces archives, ceux de mesdemoiselles Castellan, Juliette et Ozy, beaux oiseaux jaseurs et voyageurs auxquels M. Lockroy a donné la clef des champs et que M. Dormeuil s'est empressé de recueillir dans sa volière.

DESFONTAINES.

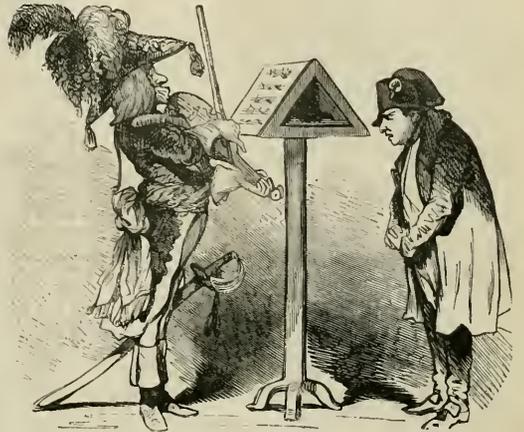
Transformation du Cirque national en Théâtre lyrique, par Cham.



L'aigle du Cirque fuyant le cabard musical.



— Oui, mon pauvre Murat, je suis sans place! Etre entré dans toutes les capitales de l'Europe, et ne pouvoir pas entrer à l'Ambigu-Comique!



— Comment! toi aussi!... Junot!
— Ma foi, sire, que voulez-vous! le règne du sabre est passé.



Désespoir de MM. les vétérans et de MM. les chevaux : attachés au Cirque, le jour de la fermeture du théâtre.



— Tenez, mon brave, combien me donnez-vous de mon habit!
— Mais, général, votre habit autrefois aurait valu 100 fr.; mais il ne vaut plus aujourd'hui que 15 francs.



Moins grand que Lablache, mais encore mieux fait pour une basse-taille.



— Je croyais que vous vouliez encourager les jeunes compositeurs! — Eh bien! monsieur, de nous pas les opéras que Rossini, Auber, Adam, ont composés dans leur jeunesse!



— Voici votre loge; la direction n'a pas encore pu réaliser toutes les améliorations qu'elle se propose pour le bien-être des artistes.

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

Béranger illustré. LIBRAIRIE PERROTIN, place du Bonnet, 2.

Le tome Ier des Chansons illustrées de Béranger est complet à dater de ce jour. Deux livraisons (27e et 28e livraisons) ont paru cette semaine, contenant quatre chansons inédites de M. Grillon, les Echo, l'Orphéon, lettres à Wilhelm, les Deux Pigons, ce qui fait, avec le Cœq, cinq chansons nouvelles pour ce premier tome seulement. Vous avez en même temps une admirable composition de M. Paquet, gravée avec un rare boubour; Mon Cure; c'est du vrai Béranger, cette image d'une galette si fine et si vive à la fois.

Ainsi, jour pour jour, en six mois, cette publication du Béranger, si remplie de détails et de soins de tout genre, à laquelle ont concouru tant de dessinateurs, tant de graveurs, a accompli et au delà de la bonne moitié des promesses du prospectus. Nous avons sous les yeux un exemplaire complet de ce tome Ier, et nous pouvons nous rendre compte à merveille de ces vingt-six gravures, traitées avec autant de perfection que s'il s'agissait, chaque fois, de publier une gravure à part.

La publication du tome II est poursuivie sans relâche, et la semaine prochaine paraîtra la première livraison du tome second et dernier. Ce volume, aussi complet que le premier, contiendra également cinq chansons inédites.

M. Perron, l'éditeur des Chansons de Béranger et de l'Orphéon, annonce en même temps, pour la fin du mois, le tome IV de l'Histoire des deux Restaurations, de M. Vaublanc.

Camées (PORTRAITS EN DE M. GRISPY, de Rome, rue de la Chaussée-d'Antin, 45. Nous recommandons aux familles cet habile artiste, que ses ouvrages ont mis au rang de nos plus habiles sculpteurs en camées. Ses portraits d'après nature sont généralement d'une grande ressemblance et d'une bonne exécution, ainsi que les amateurs peuvent s'en convaincre en s'arrêtant devant un cadre qu'il a fait placer au café Cardinal, boulevard des Halles, 1, et qui renferme huit portraits en camées de différents personnages très-distingués. M. Grisy a été honoré de la confiance de plusieurs princes étrangers.

Eaux thermales de Bagnoles (ORNE).

Cet établissement, à vingt-cinq kilomètres de Paris, est situé dans la courbe la plus belle de la Normandie, à l'endroit où le rendez-vous d'une société nombreuse et d'élite. Le docteur LESTÉ, propriétaire, sur les vertus curatives de ces eaux minérales, une notice, qui se trouve à la librairie de J.-B. Baillière, rue de l'École-de-Médecine, 37, et au dépôt des eaux minérales, rue J.-J. Rousseau, 12. — La vallée-potée de Bretagne passe à peu de distance de Bagnoles.

Les Monuments de Paris

SOUS LE RÉGNE DE LOUIS-PHILIPPE; histoire de l'architecture civile, politique et religieuse; dédicatoire de A. R. LE DUC DE MONTPENSIER. A. Herminet et comp., éditeurs, rue Dauphine, 30.

Par M. Félix PIGEURY, architecte. L'ouvrage imprimé avec le plus grand luxe sur magnifique papier vélin Jésus glacé, gravures sur acier, tirées par CHABRON aîné, et les armes de S. A. R. imprimées en couleur par M. MEYER, formera environ trente livraisons, composées chacune d'une feuille de texte et d'une gravure ou de deux feuilles, dans une couverture illustrée. Il paraît une livraison par semaine depuis le 20 avril. Prix de la livraison, 50 c.

L'auteur passe en revue tous les Monuments de Paris, et s'étend particulièrement sur ceux réédifiés, restaurés ou achevés depuis 1830. En voici le sommaire: Monuments historiques, religieux, royaux, nationaux, politiques, militaires, civils; — instruction publique, dramatiques, municipaux, hydrauliques; ponts, quais, barrières, boulevards, places et rues; — Monuments d'industrie privée, fabriques particulières; quinze années d'exposition au Louvre, plans et projets de restauration; — résumé. — On souscrit chez l'éditeur, et chez M. Dulerre, passage Bonaparte; chez M. de Saint-Honoré, 70; chez Martinon, rue du Log-Saint-Honoré; et chez M. de la Mule; au dépôt universel de librairie, cité Trévise, 10, etc., etc.

Maladies de la Bouche.

Des renseignements exacts, confirmés d'ailleurs par la notoriété publique, nous autorisons à recommander aux familles qui prennent confiance à notre revue MM. les docteurs COLRANT et DE VELLEURE pour la guérison des diverses affections des lèvres, des gencives, des dents cariées, caries, des furoncles et éruptions, de la langue, du pharynx, des amygdales, de la loutie, du palais et de l'intérieur de la bouche en général. — Rue de Provence, 61, de dix à quatre heures.

Réparation des Cachemires.

Madame LEBRUN, brevetée de la reine, précédemment place de la Boirie, 6, vient, pour cause d'agrandissement, de transférer ses ateliers rue Saint-Marc-Feydeau, 48.

Cette maison, qui existe depuis 1829, et qui répare les cachemires, des maglins les plus importants de Paris, offre aux dames toutes les garanties désirables: exactitude, perfection du travail et modération des prix. On y trouve aussi un assortiment de tissus pour fonds de châles, de franges et de liserés en cachemire.

Stores de la fabrique BACH PÈRES, Faubourg-Saint-Denis, 405.

La maison BACH-PÈRES s'est depuis longtemps placée au premier rang dans cette industrie. Ses stores d'eglises, d'appartements et de magasins sont fort recherchés pour leur mérite d'économie et la convenance des sujets appropriés à chaque destination. M. Bach-Pères réussit parfaitement à éclairer les lieux voiturés et éclairés qui pourraient fatiguer la vue. Ses relations d'affaires en France et à l'étranger sont aussi nombreuses qu'étendues.

Tableaux (LOCATION ET COULEURS. DE) M. BIANOT, rue de Cléry, 7, près celle Montmartre.

Maison BIANOT, rue de Cléry, 7, près celle Montmartre. A cette époque prochaine des départs pour la cam-

pagne, nous croyons être agréables à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de peinture en amateurs en leur rappelant que les stores que la maison BIANOT peut avoir à leurs préférences.

On possession d'une clientèle nombreuse parmi les artistes de profession, établie dans un quartier central où les loyers sont de moitié moins élevés que sur les boulevards, étrangère à la vente de tous objets d'art et de fantaisie qui ne se rapportent pas directement à la peinture, elle offre l'avantage de prix moins élevés que partout ailleurs, et apporte d'autant plus de soins, de zèle et d'efforts dans ses relations d'affaires.

Elle embrasse dans leur ensemble le plus complet tous les articles qui ont rapport à la peinture et au dessin, et dont voici les divisions principales, toutes établies sur une vaste échelle:

- 1° Toiles pour tableaux dans toutes les dimensions;
- 2° Cartes pour gravures, tableaux et miniatures, depuis les plus simples jusqu'aux plus riches ornements et de sculptures;
- 3° Nouvelles couleurs pour peindre à l'huile, préparées dans des tubes d'un métal flexible sous la pression du doigt; ces tubes, outre leur extrême propreté, possèdent l'inappréciable avantage de conserver les couleurs toujours fraîches sans qu'il les gâchent et se séchent, et celles qui sont les laqueuses apportées dans le travail, on est sûr de les retrouver absolument dans le même état qu'en sortant du tube;
- 4° Un assortiment de crayons, mines de plomb, pastels, sepias, pures, etc.;
- 5° Boîtes à couleurs complètes dans tous les genres, simples et élégantes, et propres à être offertes en cadeaux;
- 6° Location de mannequins articulés de toute grandeur: hommes, femmes et enfants;
- 7° Exposition, vente et location de tableaux, dessins, miniatures, des principaux artistes de l'école moderne.

M. BIANOT est une garantie du mérite des tableaux et dessins qui composent son nombreux collection. Ses boîtes d'emballage sont spécialement destinées au service de la location dans les départements.

La suite au prochain numéro.

Souscription ouverte à la librairie J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER et Comp., rue Richelieu, 60.

4.500 GRAVURES. 50 CENT. LA LIVRAISON.

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES DE LA SCIENCE NATURELLE DES ANIMAUX

48 PLANCHES COLORIÉES. 15 FR. LE VOLUME.

LA SCIENCE NATURELLE DES ANIMAUX

PRÉCÉDÉES D'UN APERÇU GÉNÉRAL SUR LA ZOOLOGIE; PAR LE DOCTEUR CHENU, CONSERVATEUR DE LA MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE DE M. B. DELESSERT.

Les Leçons élémentaires d'histoire naturelle des Animaux formeront 11 volumes grand in-8° imprimés en caractères neufs sur papier v. lin, et tirés avec le plus grand soin. Chaque volume contiendra environ 1,200 gravures sur bois dans le texte, et 12 planches gravées sur acier. Ces planches, contenant un grand nombre de sujets, sont colorées à l'aquarelle.

Tous les dessins sont étudiés sur nature, exécutés sous la direction de l'auteur du livre, et présentés par conséquent les caractères scientifiques les plus certains.

L'ouvrage complet sera publié en 15 livraisons, composées de deux formes de texte, ou d'une forme de texte et d'une planche colorée.

Il paraît une livraison et quelquefois deux par semaine. Les premières livraisons sont en vente.

Le tome Ier comprendra: la Lettre dédicatoire, l'Aperçu général sur la Zoologie et la Conchyliologie.

Le tome II: tous les V. riniens: Mammifères, Oiseaux, Reptiles, Poissons.

Le tome III: les Annelés: Crustacés, Annelés, Insectes (première partie); Le tome IV: les Insectes (deuxième partie) et les Rayonnés. Toute demande de souscription doit être adressée par le titre affranchi, accompagnée d'un mandat d'un minimum dix francs pour 20 livraisons.

LE TOME PREMIER EST EN VENTE.

Il peut être pris, soit complet, soit en livraisons.

Chez J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER et Comp., rue Richelieu, n° 60, et chez tous les libraires de Paris, des départements et de l'étranger.

L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE. CENT TRAITÉS SUR LES CONNAISSANCES LES PLUS INDISPENSABLES

Ouvrage entièrement neuf, avec des gravures intercalées dans le texte.

100 livraisons à 25 centimes.

Chaque livraison hebdomadaire, composée d'une feuille grand in-8° à deux colonnes, petit texte, contient la matière de plus de cinq feuilles in-8° ordinaire, et renferme un Traité complet.

LISTE DES TRAITÉS CONTENUS DANS L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE.

Les Traités publiés sont imprimés en italique.

Sciences mathématiques Sciences physiques. 1 Arithmétique, algèbre. 2 Géométrie, plans, arpentage. 3 Astronomie, mesure du temps. 4 Mécanique. 5 Hydrostatique, hydraulique, pneumatique. 6 Mécanes. 7 Physique générale. 8 Métorologie, physique du globe. 9 Optique, acoustique. 10 Électricité, magnétisme. 11 Chimie générale. 12 " " 13 Chimie appliquée. 14 " " Sciences naturelles et médicales. 15 Généralités de l'histoire naturelle. 16 Géologie, structure de la terre. 17 Minéralogie. 18 Botanique.	19 Physiologie végétale, géographie botanique. 20 Zoologie. 21 " " 22 " Conchyliologie. 23 Histoire physique de l'homme. 24 Anatomie et physiologie. 25 Médecine. 26 Chirurgie, pharmacie. 27 Hygiène, salubrité publique. 28 Premiers secours, sauvetage. Histoire, Géographie. 29 Chronologie générale. 30 Histoire ancienne. 31 Histoire sainte. 32 " " 33 Histoire du moyen âge. 34 Histoire de France. 35 " " 36 " " 37 " " 38 Histoire des découvertes mathématiques, géographie. 39 Géographie générale.	40 Division de la France, statistique, ressources. 41 Paris et les principales villes de France. 42 Organisation de l'armée et de la marine. 43 Histoire militaire des Français. Religion, Morale. 44 Religion. 45 Devoirs publics et sociaux. 46 Devoirs privés. 47 Prussas morales et maximes. 48 Erreurs et préjugés populaires. Legislation, Administration. 49 Droit public: les g. es, chartes, rapports internationaux, etc. 50 Droit administratif, régime communal: dépar. ement, etc. 51 Droit civil: les personnes, les choses, la propriété. 52 Lois civiles, forestières, industrielles, commerciales.	53 Institutions de bienfaisance, crèches, salles d'asile, hôpitaux. Éducation, Littérature. 54 L'écriture, enseignement, éducation. 55 Enseignement classique. 56 (ramané) français, philologie. 57 Histoire de la littérature française. Beaux-arts. 58 Dessins et perspective. 59 Peinture, sculpture, gravure. 60 Architecture, archéologie. 61 Musique. 62 Chant populaire et instrument. 63 Gymnastique.	67 Métrier, vers à soie, soie. 68 Fourrages, irrigation. 69 Jardins potagers, jardins fruitiers. 70 Jardins fleuris, jardins anglais. 71 Bétaux, bêtes bovines, porcins. 72 Chevaux, ânes, mulets, médecine vétérinaire. 73 Trappeurs, chèvres, lapins. 74 Porcs, lapins, basse-cour. 75 Abeilles, insectes nuisibles et utiles. 76 Économie rurale, assolements. 77 Sylvestre, arboriculture. 78 Fabrications du vin et autres boissons. 79 Chasse, chiens, pêche. Industrie. 80 Mines, carrières, houilles, salines. 81 Industrie du fer: forges et hauts fourneaux. 82 Machines à vapeur et applications. 83 Filature, tissage. 84 Teinture sur soie, laine, coton.	85 Impressions des tissus. 86 Imprimerie, lithographie. 87 Poterie, arts céramiques à verre. 88 Travaux, ponts, railways, ponts suspendus. 89 Canaux, navigation fluviale. 90 Navigation maritime, grande pêche. 91 Origine des inventions et découvertes. Économie. 92 Principes d'économie politique. 93 Commerce, monnaies, assurances, lois de la mortalité. 94 Économie industrielle: apprentissage, loyers, prud'hommes. 95 Casiers d'épargne. 96 Société de prévoyance et de secours mutuels. 97 Chauffage, éclairage, ventilation. 98 Économie domestique. 99 Choix d'une profession. 100 Tableaux météorologiques. Table générale.
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Conditions de la Souscription.

L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE, ou CENT TRAITÉS SUR LES CONNAISSANCES LES PLUS INDISPENSABLES, formera 2 volumes grand in-8° imprimés en caractères neufs, sur deux colonnes, et ornés de gravures sur bois dans le texte. — Chaque Traité, contenu dans une feuille, renfermera la matière de plus de 5 feuilles in-8°. — L'ouvrage sera publié en 100 livraisons d'une feuille chacune à 25 centimes. — Il paraîtra une livraison, quelquefois deux, chaque semaine. — En payant d'avance 25, 50 ou 100 livraisons d'avance de 50 centimes par livraison, on les reçoit franco par la poste. — Toute demande de souscription doit être faite par lettre affranchie, accompagnée d'un mandat sur la poste à l'ordre des éditeurs.

La tour du Bouffay, à Nantes.

Quelque vaste que soit le champ de l'actualité, dont l'illustration a fait son domaine exclusif, nous avons pensé qu'il devait lui être permis d'en sortir pour faire, dans le passé, quelques excursions destinées à conserver le souvenir des moments historiques qui disparaissent chaque jour de nos villes sans laisser de traces durables de leur longue existence.

Nous signalerons donc aujourd'hui à nos lecteurs la démolition à Nantes de la tour du château du Bouffay, dont les derniers vestiges, heureusement conservés dans leur aspect par les soins de M. Karl au moyen d'une épreuve daguerréotypée qu'il nous a été permis de reproduire, auront bientôt disparu sous la pioche des ouvriers qu'y a placés l'administration départementale pour déblayer, diviser et vendre un terrain dont le prix doit payer une partie des dépenses du nouveau palais de justice en cours d'exécution sur un autre point de la ville.

Sous la domination romaine, la ville de Nantes ne comprenait qu'une enceinte bornée à l'ouest par la rue de la Poissonnerie, qui servait alors de lit à la rivière d'Erdre, au sud par le Sail ou étier de Mauves, à l'est par le cours Saint-Pierre, au nord par la rivière d'Erdre.

Ce tracé a été attesté, sur plusieurs points et à diverses reprises, par des découvertes de médailles et des restes de fondations gallo-romaines.

A l'embranchure de l'Erdre et du Sail existait une forteresse romaine dont les ruines furent relevées en 988 par Conan I^{er} dit le Tort, afin de maîtriser les habitants de Nantes, fort peu disposés à supporter son joug; telle fut l'origine du château du Bouffay.

C'était à cette époque (dixième siècle) une enceinte à peu près carrée et flanquée de quatre tours; sa position était si forte que Budic, comte de Nantes, y fut vainement assiégé en 1005 par Geoffroy, duc de Bretagne qui, après deux années, se trouva forcé de conclure la paix.

Jusque vers l'année 1250, ce fut là le vrai château des comtes de Nantes; les joutes et les tournois se livraient sur sa place d'armes. On cite particulièrement un tournoi brillant qui eut lieu à Nantes en 1486, sur la place du Bouffay et dans lequel le maréchal de Rieux fut proclamé vainqueur. Un siècle auparavant on vit, sur cette même place, un duel public et judiciaire dont les annales bretonnes ont conservé toutes les circonstances: Robert, sire de Beaumanoir, accusa le chevalier Pierre de Tournemine d'avoir fait assassiner son frère Jean de Beaumanoir; il demanda à Jean IV, duc de Bretagne, la permission de prouver son accusation par le jugement de Dieu; le 20 décembre 1383 Jean IV se rendit sur la place du Bouffay; le combat fut long et opiniâtre, mais Tournemine fut vaincu et emporté mourant.

Suivant le père Albert, d'Argentré et d'autres historiens bretons, Jourdain Faure, abbé de Saint-Jean-d'Angély, fut conduit et détenu au château du Bouffay vers l'année 1472; il était accusé d'avoir empoisonné le duc de Guyenne, frère de Louis XI. « Pendant l'instruction de son procès, des bruits extraordinaires, dont on ne put découvrir la cause, disent les historiens, se firent entendre dans sa prison; en fin, au milieu d'un orage violent, la foudre tomba sur le Bouffay, pénétra dans le cachot du meurtrier, et le tua avant que la justice fût parvenue à connaître ses complices et les véritables motifs de son crime. »

En 1602, on construisit dans l'enceinte du Bouffay la tour polygonale surmontée de cariatides qui s'éleva encore seule aujourd'hui au milieu des débris du château et qui sera démolie dans quelques jours; la cloche qu'elle renferme a longtemps servi de beffroi pour donner l'alarme et annoncer les grands événements.

C'est d'ailleurs sur la place du Bouffay que se sont faites les exécutions jusqu'à ces dernières années; c'est là que, le 10 février 1720, à neuf heures du soir, furent décapités MM. de Chalont, de Pontaléc, de Montlouis et Ducoudré, dont la fin dramatique a trouvé place dans le roman de M. Alex. Dumas, la *Fille du Régent*.

On n'a trouvé jusqu'à présent dans les débris aucune médaille, aucune antiquité, et les travaux de déblaiement n'ont fait découvrir qu'une tour de construction évidemment romaine, que Conan s'était borné à entourer d'un mur concentrique d'une forte épaisseur; à la base de cette tour, en contrebas du sol de la cour qui se trouvait fort élevé au



dessus des terrains environnants, les ouvriers ont mis à jour un cachot complètement recouvert de terre; était-ce le cachot de Jourdain Faure, le foudroyé?

Principales publications de la semaine.

SCIENCES ET ARTS.

Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 24^e livraison. — Université. — Enseignement. — Education. Traité 51. Signé: ALBERT-AUBERT. In-8 de 16 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Traité d'artillerie théorique et pratique. — Partie théorique et expérimentale. — Propriété et effets de la poudre; par G. PROBERT. Un vol. in-8 de 416 pages, avec 2 planches. — Paris, Bachelier. — Deuxième partie du traité qui a paru en 1856. L'ouvrage sera no troisième et dernier volume.

De l'Opéra en 1847, à propos de Robert Bruce; des directions passées; de la direction présente et de quelques-unes des cinq cents directions futures; par M. LOUIS DESROTTERS; dissertation accompagnée de proclamations de M. Duponchel à ses concitoyens sur cette même question, et de ses répliques de M. Léon Pillet à icelles. In-8 de 152 pages. — Paris, Delauchy.

BELLES-LETTRES.

Agnes de Méranie et les drames de M. Hugo, étudiés et comparés; par ALEXANDRE DUPAL. In-8 de 96 pages. — Paris, Furne.

Ouvrages complètes de P. J. de Béranger. Nouvelle édition, revue par l'auteur. Illustrée de 52 gravures, et augmentée de huit chansons nouvelles qui n'ont jamais été publiées, et du fac simile d'une lettre de Béranger. 27 et 28^e livraisons. In-8 de 52 pages, avec une gravure. — Fin du tome 1^{er}.

HISTOIRE.

Histoire de l'esclavage pendant les deux dernières années; par Victor SCHÖLCHER. Un vol. in-8 de 372 pages. — Paris, Pagnerre.

Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase; par M. VIVIER DE SAINT-MARTIN. In-8 de 212 pages. — Paris, Aulas Bertrand.

Voyage en Abyssinie, dans les provinces du Tigre, du Sannem et de l'Amhara; dédié à S. A. R. monseigneur le duc de Nemours; par MM. FERRET et GALBRIER, capitaines au corps royal d'état-major, etc. Publié par ordre du gouvernement. Première livraison. In-8 de 68 pages. — Paris, Paulin.

Mémoires de l'Académie royale des Sciences morales et politiques de l'Institut de France. — Tome II. Savants étrangers. Un vol. in-16 de 696 pages. — Paris, Firmin Didot.

M. le comte Léoni de Padoue, à qui l'Italie doit la restauration du tombeau de Pétrarque et quatre belles et savantes dissertations sur la Ligue lombarde, sur les Vêpres siciliennes, sur Masaniello et sur Dante, vient de faire accepter par le conseil municipal de sa ville natale la proposition de livrer à la publicité les précieux documents historiques enfouis dans les archives de la commune, en offrant non-seulement son travail gratuit pour leur compilation en cinq ou six volumes, mais aussi l'*Histoire de la ville de Padoue*, qui, rédigée par lui, sera imprimée à ses frais, pour faire suite à la collection des documents.

Nul pays ne présente aux riches de bonne volonté plus d'occasions de se signaler par ce genre de patriotisme qui pousse les hommes éclairés à rechercher et mettre en lumière les exploits des ancêtres, dans le but de réveiller, par l'exemple, l'amour de la patrie chez leurs contemporains.

Ainsi nous ne pouvons qu'applaudir aux généreuses intentions du noble comte, en espérant qu'il ne manquera pas d'imitateurs.

Les abonnements
à L'ILLUSTRATION
qui expirent le 1^{er} Mai doivent
être renouvelés pour ne point être
interrompus dans l'envoi du Journal.
S'adresser aux Libraires dans chaque
ville, aux Directeurs des Postes et des
Messageries. — ou envoyer franco
un bon sur Paris, à l'ordre de
M. DUBOCHET,
rue la Richelieu, N^o 60.

Rébus.

AVIS

A partir de demain le prix du pa n est fixé à 1 fr. 50 cent. le demi-kilogramme.
Il ne sera plus délivré de bons aux familles nécessiteuses.



PAR

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Mieux vaut l'oiseau dans la main que l'oie qui vole.

ON S'ABONNE chez les directeurs de Poste et aux Messageries, et chez tous les principaux libraires de la France et de l'Étranger.

CAEN, AYONDE, HUET-CARON, RUPALLEY; — CAHORS, CALNETTE; — CAMBRAI, HATTI; — CETTE, DESTRECH; — CHALONS-SUR-MARNE, BONNIER, BOYER, ELIASSE; — CHAMBERY, (SAVOIE), PERRIN; — CHARLEROY (Belgique), BOBE; — CHARLEVILLE, JOLLY, LESTELLER; — CHARTRES, GARNIER, NOBRY; — COGNAC; — CHATEAUDUN, LECESNE; — CHATEAULOUX, NUBET, SALVAT; — CHATELLERAULT, DUGLOS, VARGAULT; — CHARENTON, RENARD-CHARLET; — CHAUNY, WISRECO; — CHÂUX-DE-FONDS (SUISSE), LEMARCHAND, LESQUELLEUX, NICOL; — CHÉRBOURG, FEUARDENT, L'ECOLETT; — CLERMONT-FERRAND; — PARIS, BEAULIEU, VESVET; — COMPIEGNE, DELOIS; — COPPEMAGNE (BARENHUT), HUST.

(La suite à un prochain numéro.)

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE FILS et Compagnie, rue Damiette, 2.